

## Éditorial

**C**ette année 1998 marquera un tournant dans l'approche de notre culture judéo-espagnole véhiculée par notre langue. C'est celui du passage systématique de l'oral vers l'écrit, c'est-à-dire la possibilité d'enseigner pour continuer à transmettre.

Bien entendu, ça n'est pas d'hier que des chercheurs (euses) israéliens et autres ont commencé à coucher par écrit des histoires de Djoha, des textes de chansons traditionnelles et des recettes de délicieuse cuisine !

Mais tant que survivaient des locuteurs d'origine, dûment interrogés et enregistrés ici ou là de par le monde, le besoin d'enseigner n'était pas aussi prégnant, la transmission s'effectuait d'elle-même jusqu'à un certain point, vers ceux qui désiraient entendre... Cette période va s'achever. Mais ça n'est pas pour autant la mort de notre langue et de notre culture, comme certains le prédisent avec persévérance depuis un siècle...

Les choses prennent un autre cours, tant il est vrai que le vivant trouve des voies et cheminement pour assurer sa propre continuité.

Deux jalons importants dans ce cheminement sont :

Le démarrage effectif en Israël d'une "Autorité pour le ladino" (sur financement d'État) dont un des objectifs est de former des enseignants. Cela est en route.

La parution en France et simultanément, de manière concertée, de deux ouvrages novateurs dans leur domaine :

- un "Manuel de judéo-espagnol, langue et culture",
- un "Dictionnaire français/judéo-espagnol".

Rien de tel n'existait jusqu'ici dans aucune des grandes langues occidentales.<sup>1</sup>

Le reste de ce numéro est diversifié : au travers de livres analysés, nous revenons sur deux sujets déjà abordés : les relations entre les Juifs de Livourne et Tunis; l'environnement humain et culturel de Cervantès.

Puis, comme dans chaque parution, un document reproduit du fonds Nahmias qui nous a été offert nous permet de faire connaissance, au travers d'un jugement d'Inquisition, avec un curieux personnage marrane : Villareal, rattrapé et brûlé. Toujours l'Espagne... et, plus proche de nous, la récurrente question de son attitude officielle durant la Shoah.

Nous analysons aussi divers livres ainsi que de nombreuses revues, rubrique un peu délaissée dans les numéros précédents, et bien entendu, accordons de la place à la *lingua muestra*... aussi sous la forme de bons disques écoutés avec plaisir !

□

La Rédaction

### SOMMAIRE

N° 27

#### Éditorial

I

#### Études et Livres

Manoel Fernandes Villareal	2-4
Cervantès	4-5
Les Juifs en Roumanie	6-7
Les Grana de Tunisie	8-9
Autres livres	9-11

#### Revue

Bridges... et les autres	11-14
--------------------------	-------

#### Itinéraires exemplaires

15

#### Muestra lingua

El dotór de água dúlse	16
Manuel de judéo-espagnol	17
Dictionnaire français / judéo-espagnol	18

#### Musique

19

#### Actualités

L'AALS et la fête du 25 juin	20
------------------------------	----

<sup>1</sup> Nous revenons sur ce sujet en page 18.

# Études & Livres

**Continuant notre exploration dans le fonds Nahmias qui a été offert à la "Lettre Sépharade", nous y avons trouvé un document manuscrit de huit pages qui nous a intrigués. Il est rédigé en portugais et traite d'un personnage que nous ne connaissons pas : Manoel Fernandes Villareal.**

**Il s'agit du compte rendu d'un procès d'Inquisition et comme le graphisme en est superbe, nous en offrons une reproduction partielle ci-contre.**

**I.S. Revah a travaillé sur la biographie et l'étonnante trajectoire de ce personnage, tandis qu'Henry Méchoulan l'a étudié sous l'angle politique. C'est ce dernier qui nous propose le récit suivant.**

## MANOEL FERNANDES VILLAREAL, UN MARRANE EN POLITIQUE

**M**anoel Fernandes Villareal naquit à Lisbonne vers 1608 de parents nouveaux chrétiens. Il ne semble pas qu'il ait consacré beaucoup de temps à l'étude car on le trouve très jeune sous les armes, servant à Tanger, d'où le grade de capitaine qu'il accole volontiers à son nom. Revenu au Portugal, il travailla avec son père dans le commerce des grains. Il passa ensuite en Espagne – on le retrouve à Séville, Madrid, Malaga – puis s'embarqua pour la France et gagna Rouen en 1638. De là, il se rendit au Havre où il rencontra un Monsieur de Fortecuyer, gouverneur du port, qui l'introduisit auprès de Richelieu.

Le cardinal, ennemi juré de l'Espagne, comprit tout l'intérêt que pouvait représenter un émigré marrane portugais de la qualité de Villareal au moment où se préparait le soulèvement de son pays contre l'Espagne qui l'avait annexé soixante ans auparavant. En 1640, le Portugal – émancipé de la tutelle espagnole sous le regard bienveillant de la France – utilisa lui aussi les services de Villareal qui fut nommé consul du Portugal à Paris; il était tenu comme un précieux agent, de nombreux documents officiels l'attestent. Bien que la religion juive n'ait pas eu officiellement droit de cité en France, Villareal ne cessa jamais d'être juif, et il est certain que le cardinal, dont le réseau d'informateurs était le plus performant d'Europe, savait pertinemment à qui il avait affaire. Si notre auteur résida le plus souvent à Paris où il était consulté pour les affaires du Portugal, il eut aussi une activité commerciale centrée sur Rouen. En 1642, sa femme et sa fille vinrent s'installer dans la capitale marrane de Normandie. Villareal lui-même y faisait de fréquents, quoique rapides séjours, en particulier à l'époque de la Pâque juive qu'il pouvait y célébrer plus commodément qu'à Paris

Villareal n'était pas seulement un ancien officier et un commerçant, il était aussi un homme de plume; il décida, non sans quelque naïveté, de

mettre celle-ci au service de la double cause qui était la sienne – la défense du marranisme et le service du Portugal – en faisant une apologie de Richelieu et de sa politique dans un ouvrage intitulé "Le politique très chrétien ou discours politique sur les actions principales de la vie de feu<sup>1</sup> Monseigneur l'éminentissime cardinal de Richelieu"<sup>2</sup>. Lorsque les ambassadeurs portugais eurent connaissance du projet, ils demandèrent instamment à Villareal d'achever l'ouvrage qu'ils offriraient eux-mêmes au puissant cardinal. Le manuscrit fut successivement soumis au secrétaire de l'ambassade portugaise Christovão Soares de Abreu, à Frère Francisco de Santo Agostinho de Macedo, au cardinal Mazarin, et les ambassadeurs firent hommage du livre imprimé au cardinal, lors de la dernière audience que Richelieu leur accorda à Abbeville. Lorsqu'il rédigea son livre, Villareal ignorait qu'il signait son arrêt de mort; en effet il commit l'erreur de rentrer dans son pays, à la suite de promesses faites à Lisbonne, pour voir récompensée son action diplomatique auprès du cardinal. Arrêté par l'Inquisition, il demeura deux ans dans un cachot avant d'être livré aux flammes en 1652. L'attention des Inquisiteurs fut bien évidemment attirée par le texte offert à Richelieu dans lequel Villareal exaltait et utilisait les arguments classiques de politique française chers à Richelieu au service du crypto-judaïsme.

L'éloge de la France que fait Villareal est d'autant plus appuyé qu'il connaît le geste généreux d'Henri IV à l'égard des Morisques - ces musulmans d'Espagne convertis au christianisme - chassés de leur pays. La France les accueillit, pourvus en ravitaillement et en navires afin qu'ils puissent gagner des terres hospitalières<sup>3</sup>. Richelieu reprendra cet épisode dans de très belles pages, stigmatisant le fanatisme aveugle de l'Espagne qui trahit deux fois la raison : en exerçant une violence sur les esprits et en se privant d'une main-d'œuvre habile et efficace au moment même où ce pays souffre d'une grave dépopulation. Villareal ne manque d'ailleurs pas d'utiliser cet exemple pour dénoncer à son tour la cruauté de Philippe III.

Le texte de notre marrane peut être soumis à une double lecture qui concerne tous les exilés d'Espagne : "De se servir de moyens rigoureux et cruels, ou en permettant des morts inhumaines, ou en ordonnant des bannissements généraux, c'est la ruine d'un État et l'avancement des étrangers. Philippe III fit une générale expulsion des morisques de tous ses États non seulement de ceux qui observaient à cachettes les cérémonies de leur Alcoran, mais encore de ceux qui publiquement semblaient faire profession de la foi catholique et qui étaient catholiques en effet, jusqu'à tirer les religieuses et les moines de leurs couvents. Il bannit ceux qui étaient coupables et ceux qui n'avaient jamais songé à l'être".

<sup>1</sup> Le livre paraît au moment où le cardinal vient de décéder. Il est finalement présenté à Mazarin, son successeur.

<sup>2</sup> L'ouvrage original a été rédigé en espagnol et intitulé : *Epítome genealógico del Eminentísimo Cardenal Duque de Richelieu y discursos políticos sobre algunas acciones de su vida.*

Il est sorti en 1640 des presses d'une imprimerie parisienne; l'auteur voulait faire croire qu'il était imprimé à Pampelune chez Juan Antonio Berdun. Ce faux lieu d'édition ne devait tromper personne. Le livre fut réimprimé l'année suivante dans un format plus petit sous un nouveau titre, et connu trois autres éditions en 1643, 1645 et 1647, sous le nouveau titre français.

Nous utilisons l'édition de 1643.

<sup>3</sup> Cette assertion doit être tempérée par le récit que nous avons publié dans notre numéro précédent, en page 4, note marginale 8.

NDLR





quand elle est secrète (si par aventure il se trouve quelqu'un qui pour les commodités de la vie, qu'il peut rechercher autre part avec plus de liberté, veuille hasarder celle de l'âme) ne doit pas être punie avec tant de rigueur, ni par des moyens si extraordinairement inhumains. Il n'est pas au pouvoir du prince de fouiller les secrets de l'âme, il suffit qu'un sujet obéisse à ses lois, qu'il observe ses commandements, sans qu'il tâche d'étendre son empire jusque dans le fond des pensées et le secret des cœurs". Et pour renforcer cette argumentation, Villareal rappelle à nouveau l'état de l'Espagne intransigeante et appauvrie : "L'Espagne demeura depuis (l'expulsion des Morisques) avec ses villes dépeuplées, les champs sans laboureurs qui les cultivassent, le commerce sans marchands qui songeassent à l'augmenter, les boutiques des artisans sans ouvriers qui y travaillaient. Les ministres qui furent employés en cette barbare exécution restèrent chargés les uns des richesses de ces pauvres bannis, les autres des plus énormes et exécrables saletés qu'on saurait imaginer, étant devenus bourreaux d'une infinité d'âmes".

Villareal a travaillé avec amour pour son pays, le Portugal, pour la France et pour le maintien d'un judaïsme secret mais bien vivant. Il est mort pour avoir tenté de concilier les inconciliables. □

Henry Méchoulan

---

**Dans la LS 24 nous avons commenté le volume précédent des Actes du IIème Congrès Caminos de Cervantes y Sefarad édité en 1994. Notre chroniqueur, Lionel Lévy, était frappé de l'enthousiasme qui se dégageait des interventions de congressistes.**

**Puis plusieurs lecteurs nous ont fait connaître l'intérêt qu'ils avaient pris à la lecture de cet article.**

**Aussi publions-nous aujourd'hui sous la même signature un compte rendu des Actes du IIIème Congrès, édités en 1997.**

**Rappelons que les intervenants et leurs amis se sont constitués en Asociación Caminos de Cervantes y Sefarad qui accueillerait volontiers en son sein tels et tels de nos lecteurs intéressés à participer à leurs travaux dans l'avenir.**

---

## **RUTAS DE DON QUIJOTE Y CAMINOS DE LIBERTAD<sup>1</sup>**

### **ACTAS DEL III CONGRESO INTERNACIONAL**

---

**U**n des charmes de ces Congrès tient à la liberté. Chacun y apporte sa nourriture intellectuelle comme à l'auberge espagnole, si bien qu'affranchi de tout plan, de tout thème préconçu, je m'autoriserai moi-même à en parler dans le même désordre, au rythme des idées qui séduisent ou éclairent.

Faisons nôtre d'abord ce chaleureux hommage de Carlos Villacorta au professeur Leandro Rodriguez, promoteur de ces journées internationales, sous le titre de : *Cervantes-Don Quijote*,

*la Libertad*. Pour Villacorta on trouve réunies chez ce Zamorano - Leandro Rodriguez - la foi du mystique et la raison du cartésien, foi et raison dont son enthousiasme actif et cordial ont tiré des découvertes lumineuses en terre de Zamora. Mais qu'on me permette de laisser plus loin les développements, qui certes nous touchent particulièrement, sur les origines familiales et culturelles de Cervantès, sur cette judéité qui, aux yeux de Leandro Rodriguez ne fait aucun doute. Nous y viendrons. Pour l'instant je reste fasciné par la magistrale analyse psychologique que nous livre Fernando Garcia Roncero sur l'enfant Miguel de Cervantes.

Parler de Cervantès, nous prévient Roncero, c'est faire de l'histoire, mais parler de *Don Quijote* c'est parler de la folie. Or, comment parler d'histoire de la folie, comment nous situer devant ces deux concepts secrètement unis ? De l'histoire, nous avertit-il, il est bon de distinguer les faits établis, du vraisemblable ou de l'imaginé; de la folie il ne faut pas oublier qu'à interpréter un délire on peut finir par un délire de l'interprétation.

Roncero voit dans le personnage de *Don Quijote* une reconstitution de l'enfance avec la primauté du rêve et de l'idéal. Les jeux, ou l'imagination, ne sont-ils pas, chez un enfant, l'expression du désir de se comporter en adulte ? Or les vicissitudes de Rodrigo de Cervantes, père de Miguel, ont altéré à plusieurs reprises son image aux yeux de l'enfant. L'imagination du fils tend alors à compenser l'incapacité du père à symboliser l'aspiration à l'idéal. Mais la désillusion de l'enfant rendant ridicule une telle imagination et vain le désir d'idéal, Cervantès, en une métaphore peut-être involontaire, substitue un fou à l'enfant et le délire à l'imagination enfantine. Il y a dans l'imagination de Cervantès une nostalgie de l'enfance, comme un Âge d'Or rêvé, qu'il retrouvera dans sa vie personnelle à travers la gloire des armes.

Quel fut ce père dont les échecs amenèrent un tel fils à se réfugier dans l'idéal, fût-il de dérision ? Rodrigo de Cervantes, frappé de surdité dès l'enfance, ne pouvant continuer la carrière de son père Juan, officier de justice, se résigna à celle, infiniment moins prestigieuse alors, de chirurgien ou de barbier. Ne voit-on pas poindre le casque-plateau de *Don Quijote* ? Ce Rodrigo, marié à une Leonor de Cortinas contre la volonté des parents de celle-ci, vécut toujours endetté, au-dessus de ses moyens. Il connut la prison pour dettes à Valladolid. Son incompétence fut dénoncée par un illustre client, le marquis de Cogolludo qui le rendit responsable de la mort de son fils. Déjà le père de Rodrigo, Juan, officier de justice, avait connu la prison, toujours à Valladolid, sous l'accusation d'actes arbitraires. Marié avec Leonor de Torrebianca, d'une prestigieuse lignée de médecins, il mena une vie errante et dissolue. Voilà les seules ressources masculines dont l'enfant Miguel disposait pour satisfaire son besoin d'identification. Seule lui était laissée la ressource de l'idéalisation à laquelle nous devons son immortel chef-d'œuvre.

Ne craignons pas le coq à l'âne en reliant cette analyse psychologique aux hypothèses

<sup>1</sup> Collectif en espagnol et portugais. 1997. Librería Semuret, Ramos Carrión 21 E 49001 Zamora. 256 pages. Bibliographie.

fortement raisonnées, attribuant avec plus ou moins de conviction des origines juives au plus grand des Espagnols.

Tout d'abord le milieu médical et juridique dans lequel baignait la famille Cervantès et ses alliés ne démentirait pas la chose. D'autre part le sentiment, chez un enfant, de l'impureté sociale ou ethnique de tous les siens, cette sorte de sacrifice de l'identité collective du groupe, pouvaient, autant que la déchéance d'un père, appeler des compensations rêvées ou idéales.

Sur un plan régional, Bragance, poste frontière portugais face à la province de Zamora, était marquée par une forte proportion de judaïsants : plus d'un quart, a-t-on dit.

Au plan individuel, Cervantès, et Carlos de Villacorta le démontre, connaissait parfaitement la Cabale juive. Comme Moïse ou le Christ, *Don Quijote* ressuscitera la véritable chevalerie céleste et ouvrira les portes de la vie éternelle à ceux qui suivent ses pas. Lorsqu'il avertit : *yo daré la vuelta presto, o vivo o morto*, n'est-il pas légitime d'évoquer les cabalistes pour qui *dar la vuelta* équivalait à l'hébreu *teshouva*, c'est-à-dire la conversion ?

L'appétit vient-il en mangeant ? Leandro Rodriguez intitule sa contribution au IIIème Congrès : *Los Judios*. Luis Camões Vaz, Miguel de Cervantes y Saavedra y Berganza. Au premier mouvement, n'ayant pas vu le point situé après *Judios*, j'avais conclu à une judaïsation globale des deux plus grands écrivains ibériques. Mais ce qu'affirme non sans raison l'auteur, avec la caution de Ruth Reichelberg, c'est qu'aujourd'hui nombreux sont ceux qui acceptent en tous cas la réalité d'une pensée juive dans le *Don Quijote*. Mais est-ce déterminant ? La pensée juive n'a-t-elle pas fatalement influencé profondément la civilisation espagnole ? Plus troublant certes est le fait qu'aucun acte de baptême de Miguel de Cervantes n'ait été trouvé.

L'un des plus passionnants et émouvants rapports de ce IIIème Congrès est celui de Matilde Gini de Barnatán : *Los San Román de Zamora : del siglo XV hasta nuestros días*. Matilde, que nos lecteurs connaissent bien, chroniqueuse du séphardisme à Radio-Madrid, retrace la saga d'une famille de *conversos* de Zamora, du XVème siècle à nos jours, les de San Roman dont elle connaît les descendants<sup>1</sup>. Un de leurs ancêtres, Francisco de San Roman, fut l'homme de confiance du célèbre Don Abraham Senior, connu depuis sa conversion sous le nom de Coronel. Soumis à une étroite endogamie, comme tous les descendants de *conversos*, ces San Roman ont entretenu leur mémoire. Matilde Gini de Barnatán en tire d'étonnants et vivants dialogues actuels, nous faisant revivre, après des siècles de silence et d'ombre, ces quêtes d'identité, cet éveil à la connaissance du passé, ces traces si profondes qu'elles n'ont jamais pu disparaître. "Dans les vieilles *juderias* espagnoles, dit-elle, la mémoire recouverte d'un peuple est ce qui subsiste du grand naufrage".

Signalons la précieuse étude biographique réalisée par Enrique Fontanillo Merino, auteur

par ailleurs de la belle présentation d'ensemble des travaux du Congrès. Intitulée *El autor en la obra y el camino en la geografía*, cette étude permet à Merino de s'étonner que de 1737, date de parution de la première biographie de Cervantès par Gregorio Mayàns y Siscar, et tout récemment à celle de l'hispaniste Jean Canavaggio, il ait fallu attendre deux siècles et demi pour admettre comme très probable la naissance de Cervantès à Sanabria. Faut-il avouer ce qui surprend un Français du XXème siècle au passage ? C'est l'étrange permanence de vieilles attitudes culturelles considérant encore le siècle des Lumières comme une calamité. Enrique Fontanillo Merino n'hésite pas en effet à attribuer les lacunes de la biographie de Gregorio Mayàns y Siscar à *l'influencia de la pobre mentalidad francesa reinante*. Car, affirme-t-il, la biographie de Mayàns y Siscar naissait en un moment difficile et pauvre des lettres espagnoles où tout était contrôlé par la politique. Nous avons oublié en France, malgré l'intermède de Vichy, que les Lumières avaient été diabolisées par toute l'Europe bien-pensante. Mais l'Europe ne retrouvera son prestige culturel que lorsque toutes ses nations au complet, y compris la France, assumeront l'héritage des Lumières.

Ces *Actas del III Congreso* ont le mérite aussi de contenir *La Nueva ley de la conservación de la cultura de Cervantes (el ladino) y la dimensión cervantina del instituto Cervantes de Israel*. C'est le titre de l'intervention d'Abraham Haïm rendant compte de la loi unanimement votée le 4 mars 1996 par le Parlement israélien.

Avec Abraham Haïm, citons encore, même si beaucoup le connaissent, le poème intitulé *Sefardita* écrit en 1928 par Miguel de Unamuno :

"Noble Lengua ladinada  
con que lloro, Sión,  
y a ti, España la posada  
nido de consolación;  
te apechugaré sin miedo,  
dulce lengua sefardí  
la que manaba en Toledo  
cuna de Jeuda Leví;  
lengua de tierno romance,  
con que Roma nos guió,  
a valernos en el trance  
que el cautiverio nos dio.  
Para mis resechos labios  
eres leche e hidromiel:  
que en ti mamaron los sabios  
de nuestro nuevo Israel". □

Lionel Lévy

<sup>1</sup> L'un d'eux, D. José Manuel Espinosa est fils de D. Rogelio Espinoza, petit-fils de D. Cayetano Espinosa Gz de la Vega, et arrière petit-fils de D. Anselmo Pérez de San Román, né à Remesal (Zamora) en 1866.

**Entre dizir i azer,  
ay un mundo.<sup>2</sup>**

<sup>2</sup> Proverbe n° 8, page 218, dans le volume édité sous la direction de Klara Perahya : *Erensya sefaradi Proverbos i Diças*.

**Lui même originaire de Bucarest, Harry Carasso nous commente deux livres sur les Juifs de Roumanie, dont le premier vient de paraître. L'étude du second lui offre l'occasion d'évoquer discrètement un souvenir personnel.**

Carol Iancu

## LES JUIFS EN ROUMANIE (1919-1938)<sup>1</sup>

<sup>1</sup> 1996 Paris-Louvain.  
Revue des Études juives.  
430 pages.  
Nombreuses illustrations,  
considérable bibliographie,  
cartes, index des noms.

**Sortant enfin de son midi préféré et cinq ans après "L'émancipation des Juifs de Roumanie", Carol Iancu reprend la saga de ses ancêtres avec un volume dense et élégant, sur papier vélin imprimé en Belgique.**

Sur 432 pages assorties de nombreux tableaux statistiques et de photos, il nous raconte comment les Juifs de Roumanie, après avoir obtenu leur émancipation par le Traité de Versailles, se sont vus petit à petit acculés à la marginalisation pour des raisons qu'il met en valeur.

L'accroissement substantiel du territoire et de la population de la Roumanie en 1919 ne pouvait pas ignorer l'incorporation de presque 4 millions d'allogènes, dont 300 000 Juifs qui ne pouvaient pas voir leurs droits alignés sur ceux des minorités d'avant 1919.

D'autre part, la croissance du sentiment national roumain s'accommodait mal des exigences des Grandes Puissances qui entendaient ne pas fermer les yeux sur le mauvais traitement des minorités en Roumanie, comme elles l'avaient fait en 1859 et en 1878, à Paris et à Berlin.

Émancipés en 1867, les Juifs austro-hongrois de Transylvanie et de Bukovine n'entendaient pas devenir des apatrides, mais les tergiversations des gouvernements roumains, jusqu'à la promulgation de la nouvelle Constitution de 1923, allaient encourager le courant sioniste éveillé par les migrations "pédestres" de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est ainsi que le désir sincère de s'intégrer des Juifs roumains allait de déception en déception, contribuant à la division de la population juive en deux grands courants organisés politiquement : le courant assimilationniste, représenté par l'Union des Juifs Indigènes (U.E.P. puis U.E.R.) et le courant sioniste, représenté par les organisations depuis le *Betar* jusqu'au *Hashomer Hatzair*.

Cette division allait être pleinement exploitée par les nationalistes roumains, qui s'évertueront, le long de l'entre-deux guerres, à rogner les droits des Juifs roumains; tous les courants dits "démocratiques" (libéraux, national-paysans) allaient surenchérir sur les organisations de type fasciste (Nationaux-Chrétiens, Garde de Fer) afin de priver les Juifs de leurs droits à travers les *numerus* (*clausus*, *valachicus*, *romanicus*) et les exactions.

Il faut souligner que les Juifs ne manquèrent pas de commettre des erreurs, notamment en s'opposant en 1922 à l'utilisation de cadavres

israélites dans les facultés de médecine, ce qui allait provoquer le déchaînement des exactions avant même le vote de la Constitution. Et les événements des deux décennies devaient aller en s'aggravant, jusqu'aux retraits de nationalité du gouvernement Goga en 1937, suivis des mesures de "purification ethnique" prises sous la dictature carliste, gages nécessaires après l'élimination sanglante du mouvement légionnaire et de ses chefs.

Et ce ne fut qu'un prélude à la "liquidation" de ce qu'avait été, entre les deux guerres, la troisième communauté juive d'Europe, par le massacre et la dispersion.

Carol Iancu ne manquera pas de nous la décrire dans ses prochains volumes, pour lesquels il dispose maintenant, après la chute du régime communiste, d'innombrables documents d'archives<sup>2</sup>.

Seul motif de regret après cette lecture : le peu de renseignements qu'il donne sur la Communauté sépharade de Roumanie qui ne comptait, il est vrai, qu'une douzaine de milliers d'âmes, dont 4 000 vivaient à Bucarest aux côtés des 76 000 Achkénazes. Ils étaient groupés en 14 Communautés de plus de 50 personnes, dont une seule située dans les territoires annexés en 1919 (Timisoara). Les autres, outre Bucarest et Ploiesti, se situaient presque toutes le long du Danube, vestiges des premières installations dans les *rayas* turques où le commerce leur était largement ouvert.

Certaines personnalités de cette communauté sépharade émergeaient, comme les avocats Mizrahi et Benveniste (dirigeant sioniste), les éditeurs Alcalay et Samitca, les compositeurs Franchetti et Algazi, la pianiste Clara Haskill et le *cantor* Alberto della Pergola.

D'après Nicolae Cajal, Président de l'Union des Communautés Juives de Roumanie, il ne subsisterait que quelques centaines de Sépharades parmi les 10 000 Juifs vivant encore dans le pays, et se déclarant comme tels (il est encore beaucoup de "cryptos" qui se recrutent parmi ceux qui avaient "roumanisé" leur nom afin de plaire au nouveau régime, et dont l'exemple typique est Petre Roman, *alias* Neulander, ex premier ministre de Ion Iliescu et actuel président du Sénat, né il est vrai d'une mère espagnole - détail primordial mais que les néo-fascistes actuels feignent d'ignorer). Selon Iancu, 150 Sépharades seulement étaient capables de parler le judéo-espagnol en 1971.

Rappelons que la population juive de la Grande Roumanie en 1919 atteignait 900 000 âmes... □

Harry Carasso

Les articles signés engagent  
personnellement leurs auteurs.  
Seuls les articles non signés engagent l'éditeur.



Albert Finkelstein

## ÊTRE OU NE PAS NAÎTRE! LES JUIFS DANS LA MER NOIRE

**P**endant la Seconde Guerre Mondiale, le gouvernement fasciste roumain a permis, moyennant finances, le départ de plusieurs milliers de ses ressortissants juifs vers la Palestine.

Entassés dans de misérables coquilles de noix, ces malheureux devaient affronter trois flottes de guerre (soviétique, allemande et britannique) en plus des mauvaises conditions atmosphériques et de l'incompétence des capitaines qui les commandaient. C'étaient souvent des barcasses promises à la ferraille que des hommes d'affaires véreux parvenaient à vendre, à prix d'or, à l'Agence Juive.

Le premier de ces bateaux, le Strouma, quitta Constanza le 16 décembre 1941, avec 769 Juifs roumains à bord. Il put atteindre Istanbul, avec des moteurs avariés. Mais le gouvernement turc refusa aux passagers un visa de transit vers la Syrie et la Palestine, les Anglais s'opposant à leur entrée, faute de certificats d'immigration. Ayant abandonné leur citoyenneté, entassés comme des sardines, ils ne pouvaient revenir en Roumanie, le navire n'étant pas en état de reprendre la mer.

Finalement, le Strouma fut remorqué au delà des eaux territoriales; la nuit suivante une puissante explosion apprit au monde que le navire avait coulé avec toute sa cargaison humaine.

À la Chambre des Communes, un député devait préciser que si le Strouma avait été un navire ennemi - allemand ou italien - les passagers auraient été recueillis et internés. Harold Mac Millan ajouta même : "Notre gouvernement espère que de telles tragédies ne se répéteront pas, mais il n'est pas en notre pouvoir de prendre des mesures qui compromettraient les règlements concernant l'immigration illégale."

Le mystère de la fin du Strouma n'a jamais été pleinement élucidé. Selon le *Boston Jewish Advocate* du 7 octobre 1982, c'est un sous-marin soviétique qui l'aurait envoyé par le fond, convaincu qu'il y avait à bord des agents de la "5ème colonne". L'article s'inspirait d'un livre publié par le Ministère Soviétique de la Défense.

La liste des bateaux qui devaient sombrer par la suite avec des milliers de Juifs à bord, est longue : Alsina, Atlantic, Darien, Patria, Pencho, Salvador et Mefkure ne sont que les mieux connus. Les Alliés ont toujours gardé le silence sur ces événements.

C'est le dernier nommé, le Mefkure, qui fait l'objet du présent livre. L'auteur, un ingénieur retraité de Gap, a consacré une grande partie de sa vie à étudier l'histoire de ce bateau dans lequel sa sœur Sophie, âgée de 19 ans, avait trouvé la mort parmi les 316 passagers.

Trois navires naviguant ensemble : Bulbul, Morina et Mefkure avaient quitté Constanza le soir du 3 août 1944 avec presque mille passagers en tout, et l'autorisation des officiels roumains. Parmi ce millier de personnes se trouvaient un certain nombre d'officiers polonais, concentrés sur le Mefkure, qui tentaient de rejoindre l'Armée Anders au Proche Orient. Les archives de Yad Vashem démontrent que les Services Secrets roumains ont informé les Allemands de la présence de ces officiers.

Dans la nuit du 4 au 5 août, alors que les trois navires s'approchaient d'Istanbul, des vedettes allemandes attaquèrent le Mefkure, lançant deux torpilles à peu d'intervalle. La première explosa à quelques mètres. Le capitaine et les quatre hommes d'équipage abandonnèrent le navire, que la seconde torpille toucha en plein. Certains émigrants purent sauter à la mer, mais la plupart coulèrent avec le navire. Les vingt qui tentaient de rejoindre le Bulbul furent attaqués à la mitrailleuse, puis poursuivis dans l'obscurité par des chiens, cinq seulement y parvinrent.

Bulbul et Morina purent gagner Istanbul et les passagers poursuivre leur chemin vers la Palestine, car la Turquie venait d'entrer en guerre au côté des Alliés.

Le livre de Finkelstein débute par une description très émouvante de la vie tranquille et aisée que pouvait mener sa famille jusqu'aux premières mesures antisémites de la dictature carliste en 1938. Sophie, que j'ai connue, était une bien jolie fille timide et sensible, dotée d'un humour très fin. Quant à son frère Albert, il avait déjà pris en 1942 le chemin de la Palestine qu'il devait atteindre via Chypre. Alors que Sophie désirait l'accompagner, il lui avait demandé de rester veiller sur leurs parents. Mais elle s'entêta et voulut le rejoindre seulement trois petites semaines avant le coup du 23 août 1944 qui devait faire basculer la Roumanie dans le camp des Alliés.

Sa disparition fut ressentie comme une faute par Albert, qui allait parcourir la Turquie, l'Allemagne, Israël, les États-Unis etc. à la recherche de la vérité sur le sort du Mefkure. Il avait cru un moment que des torpilles, soviétiques celles-là, avaient envoyé le navire rejoindre l'épave du Strouma, thèse soutenue par deux sources, allemande et soviétique, les deux concluant à une méprise fatale : le sous-marin russe aurait pris le Mefkure pour un navire transportant des troupes !

Effectivement, un sous-marin soviétique a attaqué et coulé, la même nuit et dans les mêmes eaux, un navire à identité "fluide". Albert Finkelstein nous démontre, de façon convaincante, que ce navire-là ne pouvait être le Mefkure.

En ces moments où les foules se pressent dans les files des salles de cinéma pour revivre la catastrophe du Titanic, accordons quelques heures à la lecture de ce récit de naufrage, plus près de nous dans le temps et dans nos cœurs. □

Harry Carasso

<sup>1</sup> Éditions de la Pensée.  
290 pages.

Itshaq Avrahami

## LE MÉMORIAL DE LA COMMUNAUTÉ ISRAËLITE PORTUGAISE DE TUNIS. LES GRANA (1710-1944)<sup>1</sup>

**L**a publication de cette thèse soutenue à Ramat Gan en 1982, si importante pour l'histoire des liens entre Juifs tunisiens et livournais, comblera tous ceux que frustrait la barrière linguistique. Certes l'essentiel de la thèse est écrit en hébreu mais l'importance et l'intérêt de la présentation en langue française qui l'accompagne - 49 pages - et les nombreux documents en langues espagnole, italienne et française suffisent à en justifier l'acquisition par des non hébraïsants.

Fils de Rabbi Yossef Brami - secrétaire au début du siècle du Grand Rabbin de Tunisie - Itshaq Avrahami, pionnier dès 1944 des *kibutzim* tunisiens, joua dès 1973 un grand rôle dans l'Institut de recherche sur le judaïsme oriental et sépharade. Par sa femme italienne, Anna Avrahami Foa<sup>2</sup>, Itshaq Avrahami était bien placé pour établir une synthèse entre Juifs italiens et tunisiens.

Bien de nos lecteurs seront tentés d'aller directement à l'important texte espagnol du XVIIIème siècle que constituent les *Escamot* somptuaires de la communauté portugaise de Tunis (pp. 22- 42). Ils s'interrogeront sans doute sur cette curieuse communauté qui se dit portugaise mais rédige ses propres lois dans un castillan très classique, encore à peine archaïque. Le Portugal n'est-il chez elle qu'un mythe ? C'est moins simple que cela. Comme l'a dit Gérard Nahon de la Communauté Portugaise d'Amsterdam, celle de Livourne fut créée autour d'un noyau de Marranes portugais. Certes l'essentiel de ces Portugais descendaient de ceux des expulsés espagnols de 1492 qui avaient trouvé refuge au Portugal pour s'y voir christianisés de force. Certains avaient regagné l'Espagne au début du XVIIème siècle, mais n'avaient pas perdu pour autant l'usage du portugais, même s'ils avaient entretenu l'espagnol comme langue de culture. Ainsi le portugais fut-il la langue parlée et même judiciaire et administrative des communautés sœurs d'Amsterdam et de Livourne. Pourquoi celles de Bordeaux et de Tunis - celle-ci au départ presque exclusivement filiale de celle de Livourne - optèrent-elles pour l'espagnol ? Pour des raisons, semble-t-il voisines : Bordeaux, comme Bayonne, étaient proches de l'Espagne. Tunis comprenait depuis 1609 une énorme population morisque hispanophone<sup>3</sup> dont le rôle social essentiel dut peser auprès des Livournais sur un plan linguistique. Pour autant ce groupe pluriculturel resta fidèle à son identité particulière. Les *dayanim* et *masares* continuèrent de se présenter comme ceux de la *Nação portuguesa de Tunez*<sup>4</sup> Curieusement ce titre de *Nação* subsistait même

dans un texte espagnol. Notons que la prononciation portugaise persistait puisque, comme nous le révèlent les transcriptions phonétiques hébraïques des *Ketubot*, le nom Rodriguez par exemple, était prononcé à la portugaise *Lodriquez*. Mais si les textes des *Tagganot* et *Escamot* révèlent un espagnol de bon aloi, certaines notes nous frappent par un curieux sabir hispano-italien.

Laissant de côté la tendresse que suscitent ces vestiges linguistiques ibériques, hélas oubliés depuis près de deux siècles, on reste séduit par la culture juive et arabe d'Avrahami, arabisant chevronné, qui lui permet d'expliquer de façon vivante, à travers ces restrictions sévères du luxe, toutes les particularités locales dans l'habillement, les bijoux, les festivités, la coiffure, le fard, l'ameublement, les relations sociales avec les Maures. Haïm Zafrani, dans son remarquable "Juifs d'Andalousie et du Maghreb"<sup>5</sup>, évoque les *Tagganot* restreignant dans les communautés marocaines les dépenses excessives, le port de bijoux et l'étalage de parures. Ces textes rédigés en hébreu, en arabe et en castillan, contiennent infiniment de détails encore inédits. Zafrani regrette que les ouvrages anciens qui décrivent les cérémonies du mariage et de la circoncision notamment, ignorent complètement cette documentation. Sur ce point, l'ouvrage d'Avrahami devrait le combler. Voici quelques extraits des *tagganot* ou *escamot* livournaises de Tunis.

*Tecanot y escamot quitada del Libro antiguo de nuestro K.K. de Portugueses Tunes a 9 Tisri 5487 (14 octobre 1726) :*

[...]

5° *Que no puedan salir las mugeres fueras de su casas con camisa que tena oro ni plata eseto la nobia el primero ano de casada como tambien que no pueda salir con calzon de oro ni menos la nobia.* (Que les femmes ne peuvent sortir hors de leur maison avec une chemise comportant de l'or ou de l'argent, excepté la jeune mariée durant la première année du mariage, étant entendu cependant que ne pourra sortir avec un caleçon en or même une jeune mariée.)

[...]

10° *Que no puedan hyr las mugeres en casa de moros a bailar foeras .* (Que ne puissent aller les femmes dans les maisons des *moros* pour danser à l'extérieur.)

*Copia de las Escamot que se hyzieron en el K.K. de Portugueses en Tunes a 20 Tisri 5497 (25 septembre 1736)*

[...]

2° *Que ninguna muger ni donzella pueda hyr al baño, o sea «hamam», ni en casa de moros con ninguna suerte de xoyas ni xalxales solamente con el «quidusin» ni menos hyr al baño con fotas lavoradas con sintas, ni meno de las nobias solamente, con fota de algodón o de hylo sin poderle hazer ninguna suerte de lavor ...* (Qu'aucune femme ni jeune fille ne puisse aller au bain, ou au "hammam", ni dans une maison de *moros* avec toutes sortes de bijoux ni bracelets, si ce n'est seulement l'anneau de

**A cette même place, dans le numéro précédent, nous avons publié un article intitulé Portugal Heute zwischen Rückkher und Neuanfang, que nous avons par erreur attribué à deux auteurs.**

**Nous prions son auteur véritable, Michaël Halévy, ainsi que nos lecteurs, d'accepter des excuses pour cette confusion.**

LR

<sup>1</sup> *Orot Yahdout Hamagreb* Institut de recherche et de publication des œuvres des Rabbins sépharades, Lod 1997.  
En France, disponible chez Mr Amar, Tél. 01 39 86 40 69 au prix de 187 F, port inclus.  
En hébreu.  
Importante présentation en français; documents en langues espagnole, italienne et française.

<sup>2</sup> Auteur d'un mémoire de maîtrise sur "Les Juifs de Livourne et leurs relations avec Tunis"(en hébreu) à l'Université de Bar-Illan en 1979.

<sup>3</sup> Voir mon article dans la LS précédente, page 5, 1ère colonne.

<sup>4</sup> Dans leurs lettres adressées à leurs homologues de Livourne, les *Dayanim* et *Masares* (lusitanisation de l'italien *massari*) écrivaient le mot portugais *Nação* à l'ancienne : *Nasaó*.

<sup>5</sup> 1996.  
Maisonneuve et Larose.  
450 pages.



mariage, pas plus que d'aller au bain avec des serviettes (la *fouta* tunisienne) ouvragées, pas même les jeunes mariées, à la seule exception des serviettes de coton ou de fil sans qu'elles puissent comporter aucune sorte d'ouvrage...).

Ce qui frappe les spécialistes des autres communautés hispanophones en terre d'Islam, c'est que des textes en langue espagnole aient été transcrits à Tunis en caractères latins, alors que l'usage de cette langue n'était autorisé en Orient ou au Maroc qu'avec le support de caractères hébraïques. Je suppose que les Juifs portugais ont bénéficié implicitement du privilège rare qu'avaient reçu les *Moriscos* arrivés en Tunisie en 1609. Ces derniers avaient été expressément autorisés à utiliser l'espagnol écrit et parlé, et s'étaient d'ailleurs signalés jusqu'à la deuxième moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle par une très intéressante et abondante activité littéraire.

Certes, l'essentiel du travail d'Avrahami est consacré à l'étude des dissensions tuniso-livournaise, ce qui se comprend, vu l'importance quantitative dans les archives qu'il étudie, des textes qui s'y rapportent. Je ne pense pas qu'il faille consacrer la terminologie *Grana* et *Twansa* parlant des Juifs livournais et de leurs coreligionnaires tunisiens. L'un et l'autre termes sont la forme arabe de "Livournais" (*gorni* au singulier, *grana* au pluriel, d'après l'espagnol *Ligornes* à rapprocher du nom de la ville en arabe : *El gorn*, et en anglais : *Leghorn*), et de "Tunisien". Le terme arabe *Twansa* n'était jamais utilisé en langue française ou italienne, quant au terme *Grana*, s'il était parfois employé en français ou en italien, c'était avec un contenu plutôt ironique. Avrahami nuance d'ailleurs ces oppositions, insistant sur l'étroite coopération entre rabbins. En 1741, Isaac Lumbroso sera choisi comme rabbin par les deux communautés. Avrahami récuse le terme de «schisme» souvent utilisé pour définir la séparation des communautés au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les Livournais joueront un rôle important dans la création des écoles modernes destinées à accueillir les enfants juifs pauvres des deux rites. Ils assureront les soins gratuits aux indigents, y compris dans le cadre de l'hôpital israélite, à une époque où le Dr Guglielmo Levi, né à Livourne et venu de Padoue, cumulait la direction de l'hôpital israélite et de l'hôpital italien, symbolisant ainsi la double mission des Livournais auprès de deux peuples pauvres, le petit peuple juif de la *hara*, et le peuple catholique de la "Petite Sicile".

Enfin Avrahami, en retrait sur une position moins nuancée exprimée précédemment, ne reprend pas le thème de "l'arabisation" des Livournais au XVIII<sup>ème</sup> siècle, avant une italianisation entamée au XIX<sup>ème</sup> par l'influence, a-t-on dit, de nouveaux émigrés. Il constate au contraire que l'espagnol reste la langue de la mémoire. On pourrait même préciser que l'italianisation fut parallèle à Livourne même et à Tunis et fut, paradoxalement, la conséquence de la domination française avec la Révolution et l'Empire entraînant l'éveil de l'idée de Nation en Italie, et l'affaiblissement des particularismes. Cette italianisation gagna aussi, avant le Protectorat, les élites juives tunisiennes.

Contrairement à ce qui fut parfois soutenu, la direction de la communauté portugaise resta pour l'essentiel entre les mains des familles les plus anciennement établies à Tunis.

Il reste qu'il faut expliquer les tensions psychologiques collectives opposant Livournais et Tunisiens. Faut-il y voir seulement, comme le suggère Avrahami, d'une façon peut-être un peu anachronique, l'opposition Orient-Occident ? Faut-il conclure que les Juifs tunisiens auraient montré plus d'indépendance que les Marocains et les Algériens, refusant de confier les responsabilités communautaires aux *megorashim* ? Il me semble que Haïm Zafrani nous donne la réponse car, au Maroc, il fait bien la distinction entre l'accueil réservé aux exilés de 1492, très bien reçus par leurs frères marocains, et prenant très tôt la direction des communautés, et les Marranes des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, reçus avec distance malgré leur retour parfois passionné au judaïsme, auxquels on refusera toute responsabilité, au point de contester aux Cohen leurs privilèges rituels habituels.<sup>1</sup> Sur le même plan, rappelons, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les démarches des notables juifs tunisiens, notamment le caïd Cohen Tanugi, pour faire châtier les francs-maçons livournais. Dans la longue durée, c'est bien cette tache originelle qui conférait aux descendants des Marranes leur caractère impur, conservé plus de deux siècles dans la mémoire collective enfouie. S'y ajoutait certes l'arrogance traditionnelle espagnole aggravée par la conscience aristocratique de caste de ceux qu'on appela la *Nacion* ou la *Nação*, ou encore les "gens du négoce".

Le bilan cependant, et Avrahami le montre bien, fut amplement positif, et cette thèse a le grand mérite de souligner les influences réciproques qui enrichirent tout le judaïsme tunisien d'une incomparable ouverture culturelle. □

Lionel Lévy

Jacques Aélion

## SALONIQUE RACONTE-NOUS TES HISTOIRES<sup>2</sup>

**Voici que paraît le troisième volume de la collection "L'Échelle de Jacob", dirigée par Élie Carasso. Dans le tome I, intitulé "Une famille judéo-espagnole de Salonique", É. Carasso, en remontant jusqu'à son trisaïeul, nous retraçait, avec beaucoup d'émotion, l'histoire de sa famille salonicienne. Le second tome, "Les voix de la mémoire"<sup>3</sup> était un ouvrage collectif regroupant des articles, des lettres, des réflexions de diverses personnalités sépharades ou non qui évoquaient leurs souvenirs saloniciens.**

Enfin dans cette dernière publication, J. Aélion trace, d'une plume alerte, un tableau de Salonique, grâce auquel nous faisons la connaissance de la poétesse Oro Sidès, trisaïeule de l'auteur qui, née en 1815, décida d'apprendre à

<sup>1</sup> Haïm Zafrani, op. cité pp 250-251 explique par contre que les descendants des exilés castillans de 1492 reçurent avec chaleur leurs frères marranes.

<sup>2</sup> 1998.  
Éditeur : Élie Carasso  
L'Enclos vert,  
Avenue Guynemer  
F-13150 Tarascon.  
Illustrations originales  
de Liselion.  
219 pages.  
154 F port compris.

<sup>3</sup> 1997.  
"Homage à Daisy  
Nahmias - Carasso  
et à tous les Saloniciens  
disparus".  
Chez l'auteur, comme  
ci-dessus.

lire et à écrire, contre l'opinion alors courante, et consacra sa vie à conter des histoires et à composer des chansons. Les chapitres sont trop nombreux pour que l'on puisse ici tous les analyser, mais la lecture de celui intitulé "Macédoine salonicienne : les Juifs et les autres..." par exemple, constitue une riche source d'informations sur la société et sur les rapports intercommunautaires. Jacques Aéliou, dans une langue vivante et imagée, fait revivre des personnages souvent hauts en couleur, dans des anecdotes, des récits historiques colportés de bouche à oreille et qui se sont enrichis par ce mode de transmission. Y sont aussi rapportées des chansons en judéo-espagnol avec leur traduction en français.

L'ensemble de l'ouvrage, malgré la grande diversité des thèmes abordés, donne une impression d'homogénéité, car d'un bout à l'autre on retrouve ce sentiment précieux qui anime tous les Juifs saloniens : la nostalgie.

Soulignons également la qualité de l'édition pour ces trois ouvrages, ce troisième tome étant, en particulier, émaillé de cinq illustrations originales de Liselion qui sont chacune un véritable bouquet de couleurs. □

Bernard Pierron

Salvador Santa Puche

## SABETAY TRAJEDIA SEFARADI<sup>1</sup>

**C**omme le titre l'indique déjà, il ne s'agit pas ici d'un livre proprement dit, mais du texte d'une tragédie en un acte et trois tableaux, trois épisodes de la vie du célèbre Sabetay Sevi (ou Tsevi, ou Zvi) - le faux messie (1626-1676) qui entraîna bien des difficultés au sein du judaïsme de l'époque et donna naissance, après la conversion de Sabetay à l'islam, au phénomène *dōnmé*.<sup>2</sup>

Les trois scènes se déroulent à dix ans d'intervalle l'une de l'autre, mais l'imagination de Salvador lui a fait les reprendre à rebours de la chronologie : dans la première, non loin de la fin de sa vie, Sabetay croupit dans un cachot où l'a fait jeter le Sultan que ce perturbateur n'a pas convaincu. Un jeune ministre du sultan essaie de convaincre Sabetay de recevoir l'ambassadeur d'Espagne et de faire, devant lui, amende honorable. Sabetay résiste, demandant qu'on le laisse tranquille mais finit par capituler...

Dans la seconde, dix ans avant, on introduit au palais du sultan un homme qui se prétend le messie. Le sultan, âgé, qui a déjà dans sa vie rencontré bien des illuminés, est fort sceptique, mais accepte de le recevoir sur l'insistance de ses ministres; il n'est pas convaincu par ses explications, lui promet la mort comme perturbateur et lui accorde grâce s'il se convertit, lui proposant même dans cette hypothèse un emploi de portier de son palais.

Dans le troisième tableau, dix ans encore auparavant, Sabetay est le très bon élève du rabbin Avraam avec la complicité duquel il se sent des ailes : et s'il était lui, Sabetay, le messie ? lui dit une voix intérieure. Il demande au rabbin comment il doit se comporter dans cette nouvelle circonstance...

Les dialogues sont vifs, bien conduits, l'action ne traîne pas. La vérité historique n'est pas malmenée.

La pièce met en œuvre cinq personnages principaux : Sabetay, le sultan, un jeune ministre, Sara, l'épouse de Sabetay, Nathan son prophète-propagandiste, et quelques comparses.

Quel groupe d'étudiants, en France, aux États-Unis ou en Israël aurait envie, après avoir pris connaissance du texte, de monter ce spectacle attrayant ? □

Jean Carasso

Danièle Iancu

## ÊTRE JUIF EN PROVENCE AU TEMPS DU ROI RENÉ<sup>3</sup>

**D**ans un ouvrage précédent : "Les Juifs du Midi", (analysé dans la LS 15 de septembre 1995) Danièle et Carol Iancu nous retraçaient la continuité plus ou moins heurtée, rarement sereine, de la présence des Juifs dans le midi de la France.

Dans ce nouveau livre, Danièle revient sur une période qu'elle a particulièrement étudiée dans les archives des notaires régionaux. Elle note lucidement que les seuls individus dont on retrouve des traces chez les notaires sont par hypothèse les possédants, et que les petites gens n'y figurent pas !

Elle nous rappelle que le Languedoc jusqu'en 1348 dépendait de la Catalogne et que les échanges de personnes furent constants entre ces deux régions.

Le roi René, duc d'Anjou et Comte de Provence (où il ne résida toutefois que de 1457 à 1462 et de 1471 à sa mort en 1480,) fut accueillant pour les Juifs dans les conditions habituelles de l'époque : "protection monnayée", pour rester bref.

Elle observe, en fin de XV<sup>e</sup> siècle, quelques poussées d'antijudaïsme suivies de conversions - en Aix particulièrement - et de départ par Marseille. D'autant qu'entre 1492 et 1497 (les dates fatidiques en Espagne et au Portugal), le comte de Provence, successeur de René, cherche aussi à éliminer les Juifs. Autour des années 1500 elle note une vague de baptêmes qui affecte jusqu'à 50% de la population juive, les autres fuyant vers l'Empire ottoman, le Maghreb et le Comtat Venaissin tout proche.

L'auteur apporte des preuves de la prospérité des convertis, en Aix, entre 1500 et 1525.

Une belle étude, plaisante à lire. □

Jean Carasso

<sup>1</sup> En judéo-espagnol. Chez l'auteur car non édité jusqu'ici. 1998. calle Hospital 50, E 30510 Yecla

**Salvador Santa - Puche est ce jeune Espagnol dont nous avons à diverses reprises entretenu nos lecteurs, à propos d'un dictionnaire judéo-espagnol/ multilingue qu'il met au point, d'une grammaire sur laquelle il travaille et de son *Introducción a la literatura sefardi* dont on attend la parution imminente.**

**Nous aimerions bien voir sa pièce mise en scène en France, comme elle l'est actuellement au Mexique et le sera bientôt en Argentine !**

<sup>2</sup> Le survol d'une intéressante revue brésilienne, en page 14, nous permet de revenir sur ce phénomène. NDLR

<sup>3</sup> 1998. Albin Michel. 200 pages, abondantes références bibliographiques.

Robert Francès

## UN DÉPORTÉ BRISE SON SILENCE<sup>1</sup> PARSIFAL OU L'ESPÉRANCE<sup>2</sup>

**D**ans un premier livre publié en 1987 - et qui obtint cette année-là le prix de la WIZO - republié en 1997 sous le titre "Un déporté brise son silence" - Robert Francès racontait sa déportation depuis Paris en octobre 1943 pour faits de résistance FTP, son vécu à Auschwitz, sa "marche de la mort" à l'évacuation du camp, cette dernière avec une courageuse crudité.

Il s'en tira, hasard et bon sens, volonté de vivre, et fut vite confronté à l'incrédulité des interlocuteurs en France, à l'instant même de son retour, à commencer par celle de sa propre sœur, alors que leur mère (professeur de français en Turquie dans une école de l'Alliance avant son émigration en France dès le début de son veuvage) avait été assassinée dès son arrivée au camp. Celui qui aura lu ce témoignage ne se posera plus la question : "Pourquoi les déportés revenus n'ont-ils pas parlé ?"

Le livre progresse en une double série de récits étroitement mêlés : le vécu contemporain, daté de 1959 par exemple et, en constant contrepoint /1944, le vécu du camp. C'est, entre autres qualités, ce qui en fait une œuvre littéraire.

L'auteur fait allusion au passé de ses ancêtres : en France jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, puis en Espagne jusqu'au XVI<sup>e</sup>, puis en Turquie.

Dans le second livre, Robert Francès trace, avec beaucoup de subtilité, de sensibilité, les étapes de son retour à la vie, malgré bien des échecs qu'il lui a fallu surmonter, et dont il ne dissimule rien.

La relation affective avec diverses compagnes, les échecs sur ce plan dus à des causes multiples, mais aussi à son impréparation au bonheur, à la sérénité, n'y furent pas pour rien !

Le livre s'appelle "Parsifal" et il est évident que pour l'auteur, la musique - dont il s'est d'ailleurs fait, à un haut niveau, une spécialité, outre la psychologie - est une des composantes principales de sa survie. Difficile, aléatoire survie. Qu'il l'avoue ou non, que l'entourage accepte d'entendre ou non, un déporté ayant survécu à un camp d'extermination n'est jamais un individu comme un autre. □

Jean Carasso

<sup>1</sup> 1997. L'Harmattan.  
158 pages.

<sup>2</sup> 1998. L'Harmattan.  
159 pages.

# Revue

## BRIDGES<sup>3</sup>

A JOURNAL FOR JEWISH FEMINISTS AND OUR FRIENDS

**R**ita Arditti nous avait déjà fait parvenir un ouvrage collectif auquel elle avait participé : *The Tribe of Dina*, commenté dans la LS 11 de 1996.

Elle nous fait maintenant le plaisir d'adresser à la LS ce numéro spécial de la revue *Bridges* intitulé "Des femmes sépharades et orientales racontent leur vie". Membre du Conseil éditorial de la revue, Rita Arditti y a aussi publié un court article sur le mariage de ses parents.

Mais avant de s'attarder sur les différents articles de ce numéro, rappelons l'esprit général de cette revue pas tout à fait comme les autres. Se présentant comme "Un journal pour les féministes juives et pour nos amis" et ajoutant à son titre anglais ses traductions en hébreu *G'sharim*, en yiddish *Brikn*, en judéo-espagnol *Puentes*, *Bridges*, habituellement rédigée en anglais, comprend dans cette livraison des textes en hébreu et en espagnol, ainsi qu'une page de proverbes en judéo-espagnol.

Son comité éditorial la définit comme :

"... une vitrine de travaux créatifs des féministes juives. Les éditeurs acceptent aussi volontiers des travaux d'hommes et de femmes non-juifs

présentant un intérêt pour le féminisme juif. Tout particulièrement des textes écrits par des juifs sépharades et orientaux, par des gens de couleur, des jeunes et des vieux, des lesbiennes, des handicapés, des juifs de la classe ouvrière et des pauvres.

Nous ne publions pas de textes qui perpétuent des opinions anti-juives, anti-arabes, sexistes, "classistes" (opposant les classes sociales), homophobiques ou s'attaquant aux personnes âgées, aux grosses, ou présentant toute autre opinion déformant les perceptions que nous pouvons avoir des autres et empêchant les alliances."

Le ton est donné, *Bridges* est résolument féministe, anti-conformiste et ouverte aux minorités. Dans ce numéro elle nous promène tout autour du monde des "autres" judaïsmes, généralement occultés (aux USA) par la prédominance achkénaze. Des femmes qui vivent aujourd'hui à Buenos-Aires, à New-York ou en Israël, nous parlent de Rhodes, du Maroc, du Kurdistan, de la Chine ou d'Éthiopie, et d'abord en vers dispersés dans la revue.

Un premier poème hébraïque de Netta Blatt traduit en anglais évoque "Le jour de lessive de grand-mère Wasina" (de Libye) dans les bidonvilles de Ramat Gan (Israël). Son second poème est "L'étoile de harem" - équivalent de *Hanúim*, le surnom tendre que dans le Bronx (à New-York) sa tante Allegra lui avait donné.

**Michèle Bitton est notre spécialiste du séphardisme littéraire au féminin et nous a fourni plusieurs articles sur le sujet, insérés dans des numéros précédents.**

**Cette fois elle a lu pour nous une revue qui l'enthousiasme...**

<sup>3</sup> 1998. En américain, hébreu, espagnol.

*Bridges*  
P.O.B. 24839  
Eugene OR 97402 USA.



Ruth Behar, Américaine née à Cuba, nous offre quinze poèmes en anglais qu'elle a elle-même traduits en espagnol, sa langue maternelle qui la hante. Les vers anglais de Brenda Serotta "En traversant le pont des soupirs" sont eux aussi habités par l'Espagne, par la *judería* de Tolède et par sa promesse, faite enfant, de ne pas oublier les Balkans, les massacres qu'y ont subis les juifs, et leur survie. D'autres poèmes, de Carole Dine, de Leah Zuber et de Nikki Stiller se déroulent au détour des pages.

La revue nous parle aussi cuisine, de Londres où Shoshana Simmons reconnaît que la *fritada* dont elle donne la recette est pratiquement tout ce qui lui reste comme héritage sépharade.

À côté de ces rubriques, le dossier consacré aux femmes sépharades s'ouvre par l'article de Rena Varon Down racontant sa rencontre avec des crypto-juifs du Nouveau Mexique et donne les noms de quelques institutions qui s'occupent de ce thème.

À New-York, Gloria de Vidas Kirchheimer nous parle des visites qu'elle rend à sa mère originaire d'Égypte, dont elle décrypte pour nous les non-dit qu'elle a sans doute hérités des Sphinx de son pays natal !

Rita Arditti évoque, comme nous l'avons déjà indiqué, le mariage de sa mère Rosa, à Buenos-Aires, tel que le lui a raconté Esther Abravanel, une amie de sa mère originaire comme elle de Rhodes. Un très beau mariage, "première classe distinguée", mais où la mariée portait des chaussettes en coton ! La jeune Rosa, tout juste débarquée de son île, apprendra vite à paraître "comme il faut", mais à son mariage elle savait encore honorer le plus vieil homme de l'assemblée en l'invitant à danser, comme c'était dans les Balkans...

C'est de Salonique que Miriam Israël Moses nous entretient, et de l'occupation allemande à laquelle si peu survécurent.

Ruby Daniel est née, elle, à Cochin, au sud de l'Inde. Après ses mémoires qu'elle a rédigés avec l'aide d'une anthropologue, elle revient ici sur quelques coutumes des juifs indiens et propose la traduction anglaise de *Korrukkun*, un poème qui évoque un Maharajah venu admirer la beauté des vêtements juifs. Toujours à propos des Indes, Flora Samuel qui travaille en Israël avec un groupe de femmes *Benei Israël*, rappelle brièvement le rituel qu'elles pratiquent à la naissance des filles et au cours duquel elles nomment et bénissent la nouvelle-née déposée dans un berceau décoré de fleurs.

Interviewée par Clare Kinberg, Alice Lotate Kinberg, née au Maroc, ayant vécu en Israël et aux États-Unis nous ramène à Fès, tout près du cimetière qui jouxtait la maison où elle vécut petite fille. Elle y entendait les chants des pleureuses professionnelles et observait ceux qui allaient se recueillir sur la tombe de la Sainte Lalla Suleika. Elle y mène aussi une belle réflexion sur l'identité et la transmission qui pourrait résumer l'esprit de ce numéro : "Si mes enfants n'embrassent pas la tradition marocaine, la tradition israélienne et la tradition africaine, ils régresseront. Il faut qu'il y ait une expansion constante de l'inclusion et de la diversité." Avec

"Mythe", extrait de la nouvelle *Soleika*, Ruth Knafo Setton raconte son retour à El-Kadja, au Maroc.

L'article qui m'a sans doute le plus touchée est l'interview de Ilana Eliya, une chanteuse israélienne qui a fait découvrir au monde la musique juive de son pays d'origine, le Kurdistan. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre semblent avoir été subjugués, et j'espère que nous pourrions bientôt partager leur plaisir.

L'article "Une lesbienne sépharade aux jeux de la Bar-Mitzvah" a été écrite par Sherry Cassuto, une sportive américaine de haut niveau invitée à sa demande aux Maccabiades en Israël. Si elle s'insurge contre le machisme des Israéliens, elle en veut surtout à ses pairs sépharades aux États-Unis, et plus particulièrement au journal *Sephardic Home News* dont son grand-père avait été l'un des fondateurs et qui n'a pas jugé utile de rappeler sa performance aux Maccabiades. *Are these my people ?* est-ce là mon peuple ? demande t-elle.

Shosh Madmoni et Loowa Khazzom nous livrent un compte rendu de la Première Conférence Féministe des femmes orientales, sépharades et éthiopiennes qui s'est tenu à Netanya (Israël) du 17 au 19 juillet 1996 et qui a marqué leur rupture avec les Achkénazes trop condescendants.

En final, après la présentation de différents ouvrages - notamment l'anthologie littéraire *Sephardic American Voices, Two Hundred Years of Literary Legacy*<sup>1</sup> et le roman *La Bobe*<sup>2</sup>, en espagnol du Mexique, de Sabina Berman, Judith Helfand, la réalisatrice de *A Healthy Baby Girl*, laisse entrevoir le courage extraordinaire qu'il lui a fallu pour filmer, pendant cinq ans, sa maladie. Le cancer qu'elle avait développé était dû à l'hormone DES que sa mère avait prise pendant sa grossesse, comme des millions d'Américaines, pour mettre au monde "un bébé en bonne santé" ! Ce film ne semble teinté d'aucun misérabilisme, et sait même faire place à l'humour.

Un humour qui traverse tous les textes de la revue, et qui reste le plus sûr garant du long avenir qui attend encore les cultures sépharades et orientales si bien servies par leurs femmes et par leur belle revue *Bridges*, dont je conseille la lecture à tous les lecteurs et les lectrices attachés à "un autre regard" sur le judaïsme. □

Michèle Bitton

**En mars 1996, nous avons commenté le premier numéro que nous était parvenu de cette revue publiée à Istanbul, partie en turc et partie en judéo-espagnol. Dans les numéros suivants, plusieurs ont retenu notre attention :**

• **Tiryaki**<sup>3</sup>

Dans le numéro 122, un hommage au Grand Rabbin Haïm Moshe Becerano (1846-1931) au travers d'extraits de la presse de son temps.

Dans la livraison 24, une étude sur les *Dönmë*, descendants spirituels de Sabetay Zvi. Illustrations entre autres de sa maison à Izmir, photos prises il y a quelques années, spécimen de

<sup>1</sup> 1997. Diane Matza édit, Brandeis University Press.

<sup>2</sup> 1990. Sabina Berman, *La Bobe* Mexico, Editora Planetaria Mexicana.

<sup>3</sup> En turc et judéo-espagnol. Revue mensuelle Tiryaki Idare Merkezi. Tünel, Kumbaraci Yokusu 131 Beyoğlu-Istanbul, Fax 90 212 245 24 79 abonnement annuel 50\$.

<sup>4</sup> Voir aussi page 14.

son écriture, intéressante bibliographie.<sup>4</sup>

Un éditorial d'Avram Leyon "Sur la modestie" ne manque pas d'humour...

Dans le numéro 25, par Nesim Benbanaste qui vient de mourir, une bonne recension de tous les journaux juifs de Turquie depuis le siècle précédent, avec leur répartition selon langue et graphisme (judéo-espagnol en *rachi* ou en lettres latines), leur date, leur ville de parution et l'identité de leur responsable. □

JC

• *Il Tempo e l'Idea*<sup>1</sup>, sous la responsabilité de Bruno Di Porto, évoque, dans son n° 2 de 1998 une importante série de conférences offertes sous les auspices conjoints de la Faculté et du diocèse de Pise, au sujet de Saül de Tarse, connu par les chrétiens comme Saint Paul.

Il n'est pas possible d'évoquer ni de résumer toutes les interventions, mais l'idée maîtresse est que jamais dans ses propres paroles Saül de Tarse n'a renié son judaïsme, s'affirmant de la lignée d'Abraham et de la tribu de Benjamin.

Dans son n° 8 d'avril est évoqué un épisode peu glorieux dans l'histoire des Juifs italiens, retrouvé tout récemment et quasi par hasard dans des archives : *La temuta protesta dei senatori ebrei per le leggi razziali* - la craintive protestation des (11) sénateurs juifs contre les lois raciales, au cours de la séance du 5 décembre 1938 - protestation dans les coulisses... mais jamais exprimée ! □

JC

**Bernard Pierron a feuilleté pour nous les deux revues suivantes, et relevé :**

### • *Mésogeios*

Les éditions Hérodotos / Kadmos<sup>2</sup> publient une nouvelle revue trimestrielle d'études méditerranéennes intitulée *Mésogeios* et qu'elles présentent ainsi : "Platon disait que les hommes étaient "comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un étang". Cet étang n'était autre que la Méditerranée, la *Mésogeios*." Donc cette nouvelle publication traitera de toutes les questions en rapport avec le monde méditerranéen : histoire, peuples, langues, cultures et se veut un lieu d'échange d'idées et de débats. Le premier numéro dont la couverture est illustrée par un manuscrit musulman du XIII<sup>ème</sup> siècle, "Dioscoride enseignant la médecine à des étudiants arabes", inclut deux articles concernant le monde juif ottoman et grec : "Les Judéo-Espagnols de Salonique (installation, apogée, Choah)"<sup>3</sup>, article bien documenté et accompagné d'une abondante bibliographie et "Conversion d'un Juif de Turquie au XIX<sup>ème</sup> siècle"<sup>4</sup>, relatant les multiples péripéties de la conversion d'un israélite au christianisme.

Ces deux travaux font parties d'un ensemble d'études en diverses langues, de comptes rendus de lectures et de colloques, qui traduisent parfaitement la richesse des cultures méditerranéennes : politiques balkaniques, littérature grecque, vie des minorités ethniques et religieuses etc. Tous ceux qui ressentent la parenté existant entre les peuples méditerranéens, en

dépité des conflits, ne pourront manquer de s'intéresser à cette revue dont le but de toute évidence est de rapprocher ces peuples en soulignant leur communauté culturelle.

• *Χρονικά - Cronica*<sup>5</sup> dans le n° 154 (mars-avril 98), une série d'articles concernant de petites communautés ayant vécu en Grèce du Nord avant la guerre : Didymotichon, Néa Orestiada, Alexandroupolis et Soufli.

I. E. Kambanélis<sup>6</sup> fait revivre la communauté de Didymotichon qui aurait été créée dans la ville au XV<sup>ème</sup> siècle, datation attestée par la découverte en 1935 d'une plaque tombale remontant à 1456. Les Juifs de la bourgade étaient d'origines diverses. La majeure partie des israélites vivaient, mélangés aux Grecs, dans le voisinage de l'Eglise de la Vierge, dans le *Yahoudi Roum Mahalasi* (Quartier juif et chrétien). En 1892, l'Etat Civil turc révèle qu'ils étaient au nombre de 485 et en 1932 on compte un millier d'âmes. La communauté était bien organisée puisqu'elle était dotée de tous les services nécessaires à son fonctionnement : synagogue (avec les rabbins Solomon Azouz jusqu'en 1931 puis Iakovos Alkabetz) et école dans laquelle joua un rôle important, de 1925 à 1934, Joseph Pesah, fils du grand rabbin de Volos et grand rabbin de Grèce Moïse Pesah qui s'impliqua dans la résistance durant la seconde guerre mondiale. Le successeur de Joseph Pesah fut Verzilai (1934-35) qui durant l'occupation se cacha dans les montagnes voisines. Parmi les notables de cette petite communauté se distingua Rafail Behar Youda qui offrit l'hospitalité à des hôtes de marque tels que le Roi de Bulgarie, Ferdinand, Moustapha Kémal et le Roi de Grèce Alexandre.

Selon T. O. Papastratis<sup>7</sup> l'histoire de la communauté de Néa Orestiada est intimement liée à celle de cette bourgade qui fut fondée en 1923 par les réfugiés d'Asie Mineure originaires de la région de Karagatz, faubourg d'Andrinople cédé à la Turquie. Parmi ces réfugiés en grande majorité grecs orthodoxes, on trouve des Israélites qui immigrèrent en Grèce pour diverses raisons, essentiellement économiques après le dépeuplement de leur ville. En fait, avec la Choah, l'histoire de cette nouvelle communauté en terre grecque fut de brève durée, car rares ont été ses membres qui, gagnant la campagne, survécurent durant l'occupation.

La ville d'Alexandroupolis<sup>8</sup> fut fondée en 1850 sous le nom de Dédé-Agatz, sur la ligne ferroviaire récemment construite reliant l'Europe à l'Orient. Les confessions représentées dans cette ville cosmopolite étaient multiples et l'on trouve une minorité juive dont la synagogue était sise dans l'actuelle rue Mazaraki. Ces Juifs étaient commerçants (textiles) et changeurs. En 1940 ils étaient un peu moins de deux cents et furent tous déportés.

Dans la bourgade de Soufli<sup>9</sup>, fondée entre 1600 et 1700, vivaient quelques Juifs parmi lesquels les frères Tzivré propriétaires d'une manufacture de soie, "Euterpe - B. E. Tzivré S.A.", dont les bâtiments abandonnés existent toujours. En 1940 la communauté ne comptait qu'une quarantaine de personnes qui connurent le sort tragique

<sup>1</sup> En italien.  
1766 Via Tosco Romagnolo  
IT 56023 Casciavola  
di Cascina.  
Fax 39 50 77 67 10.

<sup>2</sup> En diverses langues.  
27 rue St Jacques  
75005 Paris.  
Abonnement annuel 400F.

<sup>3</sup> En grec.  
Georgios I. Mintzis.  
Pages 54 à 63.

<sup>4</sup> En français.  
Bernard Pierron.  
Pages 64 à 69.

<sup>5</sup> Χρονικά - Cronica  
Revue du judaïsme grec.  
Sourmeli 2  
GR 104 39 Athènes.

<sup>6</sup> I.E. Kambanelis :  
supplément d'information  
sur la communauté  
israélite de Didymotichon.  
Pages 3 à 6.

<sup>7</sup> T.O. Papastratis.  
La communauté israélite  
de Nea Orestiada.  
Page 7.

<sup>8</sup> La communauté israélite  
d'Alexandroupolis.  
Page 7.

<sup>9</sup> Des juifs à Soufli.  
Page 7.



<sup>1</sup> Les Juifs de Limnos.  
Page 10.

<sup>2</sup> C. G. Gatanas.  
Pages 8 à 9.

<sup>3</sup> Voir l'article de Michalis Katsiyeras publié dans le journal *Kathimerini* (25 avril 98 - page 3) "Les Grecs et la Choah".

<sup>4</sup> C.S. Garnavos  
"Le problèmes de la transcription de la confession sur les pièces d'identité".  
Pages 12 à 18.

<sup>5</sup> En portugais.  
*Gerações Brasil*,  
Caixa postal 1025  
Campinas SP 13001-970  
Brésil.

des autres Juifs de Thrace .

Deux autres articles méritent également d'être cités : "Les Juifs de Limnos"<sup>1</sup> qui énumère les familles juives inscrites dans les registres municipaux de l'île avant la guerre (sont transcrits les dates de naissance, les prénoms des membres de la famille, voire l'origine du père), et "La présence historique des Juifs à Chio"<sup>2</sup> qui retrace succinctement l'histoire de la communauté de Chio depuis son installation par Antiochus le Grand, deux siècles avant notre ère, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Nous ne pouvons négliger non plus, puisque certains semblent reprocher aux chercheurs étrangers d'ignorer le rôle des chrétiens dans le sauvetage des Juifs de Grèce<sup>3</sup>, l'article relatant le coup de main réalisé par l'EAM en décembre 1943, à Aiyio, dans le Péloponnèse. Les Allemands avaient amené en gare d'Aiyio un train dont deux wagons transportaient des Juifs de Patras arrêtés par la Gestapo et dirigés sur la Pologne. Ces deux wagons étaient particulièrement bien gardés. Cependant l'EAM décida de libérer les quelque 29 hommes, femmes et enfants enfermés dans les deux voitures. Au nombre de 14, les résistants encerclèrent le train et réussirent, sans tirer un coup de feu, à maîtriser les soldats allemands. Une fois libérés, les prisonniers furent dispersés dans la campagne. À la libération, les 29 personnes ainsi sauvées de la déportation étaient en vie.

Enfin, et quoique cet article ne concerne pas exclusivement les Juifs mais tous les citoyens grecs, il nous paraît important de dire quelques mots sur la question de l'inscription de la confession sur les pièces d'identité, question analysée par Christos S. Garnavos et qui est directement en rapport avec le problème de la liberté de conscience et de la discrimination en général.<sup>4</sup>

Actuellement la Grèce se trouve partagée entre les partisans d'une plus grande laïcité qui s'incarnerait en particulier dans la séparation de l'Église et de l'État et les traditionalistes qui défendent, entre autres, une politique nationaliste virulente. L'élection, le 28 avril dernier, de l'archevêque conservateur Christodoulos à la tête de l'église orthodoxe grecque confirme que le combat engagé par le gouvernement de Costas Simitis, afin de redéfinir la position de l'Église dans la vie publique, sera de longue haleine.

Dans ce cadre on comprendra mieux l'importance de l'article de C. S. Garnavos, théologien et juriste qui, en analysant en termes clairs la législation grecque et internationale quant à la question de la divulgation de l'origine confessionnelle - avec tous les dangers que cela comporte - sur les documents officiels tels que la nouvelle carte d'identité grecque valable dans l'Union Européenne, souligne la complexité de la question et surtout les multiples contradictions qui existent dans ces diverses législations. Par exemple, en Grèce, la loi 1599/1986 qui prévoyait cette inscription sur demande de l'intéressé seulement, a été amendée par la loi 1988/1991 qui souligne, elle, l'obligation de cette inscription, ce que d'aucuns pourront considérer comme une atteinte à la liberté de conscience du citoyen. □

**A trois reprises dans cette livraison, il est question des Deunmés, ce qui est assez curieux car les descendants des Juifs convertis à l'islam dans le sillage de Sabetay Zvi sont, à l'heure actuelle, toujours aussi discrets. Ils sont peu connus et ne font rien pour l'être plus.**

Dans *Gerações Brasil*,<sup>5</sup> le bon *Boletim da sociedade genealógica do Brasil*, (édition de juin 1998), Reuven Faingold, co-éditeur du bulletin, fait le point de façon claire et concise sur cette lignée, sous le titre "Les Deunmés, juifs islamisés".

Sabetay Zvi, converti à l'islam, après nombre d'avatars, en septembre 1666 sous le nom de Aziz Mehemet Aga, entraîna des disciples d'un peu partout en Europe, 250 familles dès le début estime-t-on.

Salonique devint centre de gravité de la secte (qualificatif employé par l'auteur de l'article) après la mort du "messie". Aysha, de son nom musulman, l'épouse de Sabetay mort en 1676 était la fille du rabbin Joseph Filosof, de Salonique, d'où l'importance de cette ville dans la propagation de cette croyance messianique.

Il semble que les conversions se soient effectuées en plusieurs vagues : d'abord les *Izmirlis*, commerçants, classes moyennes, intellectuels. Ceux-là se sont réellement islamisés pour se dissoudre dans la société turque, au XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, l'un de leurs commandements respecté était l'endogamie, ce qui a valu à d'autres de survivre jusqu'à nos jours comme une entité particulière.

Le second groupe, les *Jacobitas*, disciples de Jacob Querido (qui se donnait comme la réincarnation de l'âme de Sabetay), 43 familles de petits fonctionnaires.

Puis, après 1700, les *Konyosos*, sorte de nihilistes religieux qui allèrent prêcher jusqu'en Europe du Nord, où l'effervescence messianique culmina entre 1720 et 1726.

Au début, les autorités turques tolérèrent aisément cette secte, persuadées qu'elle pouvait aider à la conversion en masse des juifs. Ce qui ne fut pas le cas.

A Salonique, les communautés juives et *deunmés* vivaient dans des quartiers séparés. Ici ou là, ces derniers parlaient encore l'espagnol jusqu'en 1870 environ, adoptant ensuite le turc. En 1774 il semble que 600 familles *deunmés* vivaient à Salonique, mais le nombre était estimé de 10 000 à 15 000 à la veille de la Première Guerre Mondiale.

Ils furent nombreux parmi les Jeunes Turcs. Les Juifs de Salonique soutenaient - contrairement aux Turcs qui le nient - que Kemal Atatürk lui-même était de descendance *deunmé*.

Lors de l'échange de populations entre Turquie et Grèce en 1923/24, ce dernier pays décida de chasser les *Deunmés*, les considérant comme Turcs. La plupart s'installèrent à Istanbul, quelques uns à Izmir et Ankara. Certains leur prêtent encore une grande importance dans la Turquie moderne.

Il y aurait encore beaucoup à exprimer sur cette secte, et nous y reviendrons peut-être. □

Jean Carasso



# Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous.

**La question, tant d'années après, reste récurrente dans notre courrier, surtout après les textes publiés dans notre LS 23, de l'attitude des autorités espagnoles quant à la protection accordée aux Juifs durant la période noire de la Shoah.**

**Notre correspondante Matilde Morcillo-Rosillo, chercheuse à l'Université d'Albacete en Espagne a trouvé dans les archives du Ministère Espagnol des Affaires étrangères ce document qu'elle nous fait parvenir en photocopie. Il est daté et lisiblement signé, ce qui augmente encore son intérêt <sup>1</sup> :**

Les soussignés, représentant les Sépharades espagnols résidant en France, tiennent à soumettre à Vos Excellences ce qui suit :

À la demande des Autorités allemandes d'occupation, le Consulat Général d'Espagne à Paris vient d'inviter les Sépharades de nationalité espagnole à abandonner le territoire français sous un mois, sous peine de se voir soumis aux mêmes lois, d'une rigueur pratiquement équivalente (*rayano*) à l'extermination, appliqués aux autres Juifs. Le Consulat nous a fait savoir qu'il nous procurera simplement un visa de transit sans permis de séjour en Espagne; de sorte que ce visa resterait subordonné à l'obtention par anticipation d'un accueil par un pays étranger.

Vous ne pouvez imaginer la consternation que cette négation du droit d'asile en notre patrie produit sur ces citoyens espagnols qui s'estimaient en droit d'espérer que, dans le tragique de la situation, leur gouvernement les recevrait en terre espagnole. Car il en résulterait que d'une part le Consulat d'Espagne les invite à s'éloigner de leur lieu de résidence, et d'autre part leur ferme l'unique porte légitime [...]. Et si l'Espagne nie le droit d'asile à ses nationaux, comment ceux-ci le solliciteraient-ils d'un autre pays ? [...]

Nous ne pouvons pas croire qu'un tel cas puisse se produire. Nous pourrions à la rigueur comprendre qu'une telle mesure nous soit appliquée s'il s'agissait d'une énorme quantité de population mettant en péril l'équilibre économique espagnol ! Mais le nombre des Sépharades espagnols résidant à Paris est approximativement de 250... et quelques autres dans le reste de la France. Il n'y a pas lieu de craindre que ce nombre puisse compromettre l'équilibre économique d'un pays de vingt millions d'habitants; et par ailleurs, nous ne prétendons pas entrer en Espagne comme émigrants au sens vulgaire du terme car, sauf rarissimes exceptions, nous possédons tous les moyens économiques suffisants pour ne constituer aucune charge pour le Trésor ni pour la communauté espagnole.

Nous devons insister, sans fausse modestie, sur le fait que nous autres, Sépharades espagnols, sommes des citoyens pacifiques ne se mêlant pas de politique, commerçants honnêtes n'ayant jamais créé de complications à notre

Consulat [...]. Nous faisons honneur à la colonie espagnole, comme peut le certifier la Chambre de Commerce d'Espagne à Paris de laquelle nous sommes des membres enthousiastes.

Vos Excellences comprendront qu'en de tels moments notre angoisse et notre peine sont immenses, cherchant un asile et espérant le trouver dans notre pays, car jamais une mère n'a pu refuser l'asile à ses fils en situation difficile. Et nous avons la confiance de rencontrer notre mère l'Espagne. Nous ajoutons que cet asile que nous sollicitons aurait un caractère purement conjoncturel, puisque chacun de nous compte des parents et relations au dehors d'Espagne, principalement en Amérique du Sud vers laquelle la majorité d'entre nous tenteraient de se diriger une fois entrés en Espagne.

Nous ne doutons pas, Excellences, que vous ne permettez pas que nous, nos épouses et nos enfants, pieds et poings liés soyons envoyés à une mort certaine. Les moments sont graves, le laps d'un mois est très court, et le moindre retard peut déboucher sur l'irréparable. Nous mettons notre sort en vos mains, implorons avec reconnaissance votre bienveillance et attendons qu'un ordre télégraphique de Vos Excellences à vos autorités consulaires à Paris leur demandant de nous faciliter l'obtention de passeports nécessaires à l'entrée en Espagne nous apporte la tranquillité et accomplisse une œuvre de justice.

Que Dieu garde Vos Excellences bien des années pour la prospérité de la patrie espagnole.

Paris, le vingt-sept Février mille neuf cent quarante trois.

(signatures) :

Luis Franco y Menasce  
Enrique Gateño y Assael  
Léon Bourla y Yeni  
E. Canete y Rosanes  
Julio de Toledo y Danem

**Vous remarquerez tout d'abord comme nous qu'en février 1943, juste après la capitulation des armées allemandes de Von Paulus à Stalingrad, les Sépharades de Paris savaient qu'ils couraient le danger d'extermination, la mort certaine.**

**(Maurice Papon à Bordeaux, fonctionnaire si peu informé, ne savait absolument rien, lui, du sort des Juifs qu'il faisait entasser dans des wagons à bestiaux.)**

**Par ailleurs, qui de nos lecteurs serait descendant ou allié des cinq signataires dont les noms précèdent ? Qui nous racontera les suites - ou non - à cette lettre ?<sup>2</sup>**

<sup>1</sup> Par souci d'efficacité, les scripteurs l'avaient rédigé en espagnol, et nous avons traduit librement en résumant par places.

NDLR

**Merci.**

<sup>2</sup> Bernd Rother en page 9 de la LS 23, écrit : "On sait peu de ce qui arriva à ceux qui restèrent en France."

EL KANTONIKO  
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Al tyempo ande  
muestros paryentes  
eran kryaturas tchik-  
kas en la buena sivi-  
dad de Salonik, las  
notchadas del  
invyerno eran lun-  
gas. Para pasar el  
tyempo (no aviya ni  
radiyo ni tele...), las  
famiyas se ayuna-  
van. El ke teniya  
buena bos kantava i  
aziya kantar a  
todos kon el. El ke  
teniya una conseja  
de kontar la konta-  
va. Ansi se areko-  
jiyan todos delante  
un buen fuego ke  
los aziya ulvidar el  
friyo i la inyeve.

Yo te vo kontar una  
de estas storyas, sin  
koda i sin kavesa,  
del kamino decha i  
kamino toma (yo la  
oyí de mi papa).

Eramos buenos de  
tres haverim. Dos  
syegos i uno ke no  
viya. Kamino decha  
i kamino toma, pen-  
saron de merkar dos  
vakas i un azniko.  
Kamino decha i  
kamino toma se  
fueron a la ferya de  
Isrou. Kamino  
decha i kamino  
toma, enkontraron  
a Han Tepet. Le  
dicheron chalom, no  
les arespondyó. Le  
dicheron vividisemos  
aki? Kamino decha i  
kamino toma, muy  
aravyados se fueron  
a ver el haham.  
"Sinyor haham, por  
ser verdad, mozotros  
tres haverim, kami-  
no decha i kamino  
toma, mos fuimos a  
la ferya de Isrou.  
Enkontrimos Han  
Tepet, le dichimos  
chalom, no mos  
arespondyó."

El haham les  
demandó : "mis  
fijos, tenech podjos  
en vuestras kazas ?"  
le respondyeron  
"No sinyor haham,  
no jugamos a las  
kartas"

# Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'Isacco Hazan rédigé sous forme d'un dialogue vivant qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman. La dernière conversation entre les personnages, dans notre LS précédente, s'intitulait : "Le dernier commérage avant la séparation". Cela vous annonçait implicitement que nous changions de formule, pour venir maintenant à un court récit, sorte de petite nouvelle.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

## LO KE KONTÁVA LA BAVÁ... EL DOTÓR DE ÁGUA DÚLSE

Al tyempo, los maridos partíyan semanas  
entéras a kazáles lechános, el bógo tachteádo de  
merkansíya en los ómbros pára propozár de  
káza en káza : kyén tópes de hasé, tchít, kabót  
pára kortár tchamachír, mantéles o sávanas;  
kyén alátes de kuzína. Enfin tódo lo menestér  
del ogár.

Las espózas rogádoles kamínos buénos i  
étchos ganánsyozos kon azlahá i berahá,  
asperávan água Dyó sus buélta pára alusársen  
i vestírsen de fyésta. Ésto éra el usúl.

Un aní del Dyó desmazaládo penáva pára  
asigurár a los súyos éste pan kon éste kézo.  
Estáva enfasyádo de bivír tantíko mantíko.  
Náda le veníya de la máno ! A las derétchas, ni  
meldár savíya ! Mi papú - ke deskánse en paz -  
adjideándose, le aviya dádo éste konséjo :

"Syéndo ke tu barvíka te da áyre sávyo,  
ázete dotór. Ésta tchantika préta de kuéro  
no me syérve mas. Te la dó de regalo.  
Alyéntro, vas a topár redomíkas vazíyas  
ke éran de kolónya. Intchelas de água  
adulsáda de dos o tres pilotíkas de asúkar.  
Ésta melizína, la vas a enkomendár pára  
kualínke malatíya. La água dúlse, si no  
áze provétcho, dányo no aze ! No áy mijór  
remédyo ke la água ! Kamínádo por las  
káyes, la djénte, a la vista, van a savér ke  
sos médiko i te van a yamár kuándo úna  
persóna está desrepozáda.

Un díya, mi nóno, komyéndo pechkádo en  
una lokánda, se le enfínko úna espína en el  
garón. Se estáva a(f)ogándose ("f" para los  
Selaníklis...). Los vezinos de méza, dándole  
dádas en la espálda sin níngún háyre, se les  
tomó hachamayím ve aaretz.

Koryéron afuéra a buchkár un rofé. En  
kamíno, kayéron sovre un ómbre de avér  
siyentífiko al kuál demandáron si éra dotór.  
Les dicho "si" i se fué kon éyos al restoránte.  
Vyéndo éste senyór en frénte de el, le aviya  
tomado al abuélo un tal riyedéro ke gumitó la  
espína.

Avíya rekonosído akel amígo...

bavá (ou vavá); papú, nóno, abuélo = grand-  
mère, vieille femme; grand-père, vieillard.

kazal(es) = village(s).

bógo = baluchon.

tachteár (du turc) = déborder.

ombros = épaules.

top(du turc) = pièce.

hasé, tchít, kabót (du turc) = différents tissus de  
coton blanc ou écru dans lesquels les ménagères  
confectionnaient du linge de corps.

tchamachír (du turc) = linge de corps.

mantél, sávana = nappe, drap.

alát (du turc) = outil, instrument.

menestér del ogár = nécessaire du foyer.

azlahá i berahá (de l'hébreu) = prospérité et  
bénédition.

água Dyó = avec impatience.

alusár = rendre luxueux.

usúl (du turc) = d'usage.

aní (hébreu) = abandonné de Dieu, miséreux.

desmazaládo (hébreu + esp.) = malchanceux.

éste pan kon éste kezo = ce pain avec ce froma-  
ge, à peine de quoi subsister.

enfasyádo = las.

tantíko mantíko = tant bien que mal.

náda le veníya de la máno = rien ne lui venait  
facilement, il n'était doué en rien.

a las derétchas = en fait.

meldár = lire.

adjideár (du turc) = apitoyer.

redóma = flacon, bouteille.

intchír = remplir.

pilóta = morceau (de sucre).

melizína = médicament.

provétcho = profit, effet, résultat.

dányo = dommage, tort, danger.

desrepozádo = fatigué, mal en point.

lokánda = auberge, restaurant.

enfínkár = accrocher, se mettre en travers.

espína = arête.

garón (de l'hébreu) = gosier.

a(f)ogár = étrangler, étouffer.

dáda = tape.

háyre = résultat, profit.

tomár hachamayím ve aaretz (esp.+hébreu +  
hébreu) = paniquer.

rofé = médecin.

avér = aspect.

riyedéro = rire irrépressible.

gumitár = vomir.



**Nous sommes persuadés à "La Lettre Sépharade" - et même si cette assertion semble insolite aujourd'hui - que la date de juin 1998 marquera dans l'avenir un temps fort pour notre culture, véhiculée par notre langue. Il y aura "l'avant" et "l'après".**

**L'AVANT**, c'était la période où notre langue ne fut transmise qu'oralement par nos grands-mères souvent illettrées, à une génération intermédiaire qui la considérait comme un "jargon" et n'était guère prête à l'accueillir. Le problème pour chacun était de s'intégrer à la société, à la culture ambiantes, hispanophone ici, francophone là, italophone ou anglophone ailleurs etc.

Dans cette génération des grands-mères et la suivante, la Choah a fait d'irréparables ravages. Que l'on pense seulement aux 95% de Saloniciens assassinés...

Le fait essentiel selon nous, trop peu mis en valeur par les chercheurs, est que si cette langue, la *lingua muestra*, notre judéo-espagnol, n'était pas à même il y a un siècle, d'élever ses locuteurs à un niveau de culture international auquel pouvaient accéder les Juifs de l'Empire austro-hongrois, de France, d'Italie ou d'Angleterre maîtrisant une des grandes langues internationales : l'allemand, le français, l'italien ou l'anglais, cette langue, le judéo-espagnol n'était même pas enseigné !

D'où le grand œuvre entrepris par les fondateurs de l'Alliance Israélite Universelle pour faire accéder les générations successives de garçons ET filles au français, LA langue essentielle dans le monde au début du XXème siècle, introduisant à la culture, et aussi au commerce, on dirait aujourd'hui : à l'emploi qualifié.

La situation est totalement retournée : les Juifs des Balkans vivant actuellement en Turquie, en Israël, en Europe occidentale, en Argentine ou aux États-Unis, maîtrisent une, deux, voire trois des langues essentielles.

**L'APRÈS**. Si le snobisme en début de siècle à Salonique consistait à se vêtir "à la française", à parler ostensiblement le français, la mode, le bon sens maintenant consistent à retourner à nos racines culturelles tant que peut s'établir la relation avec des anciens qui ont encore à raconter. Et nous disposons désormais des outils. C'est en effet dans ce cadre qu'apparaissent simultanément les deux importants ouvrages analysés ci-dessous, qui ont demandé aux auteurs et à l'éditeur une incroyable somme de travail et de dévouement.

Dorénavant, si vous voulez reprendre contact avec la *lingua muestra*, pour ceux qui l'ont entendue en famille durant leur jeunesse, en apprendre le maniement pour ceux qui ne l'ont pas pratiquée mais en ont une ineffable nostalgie quand ils l'entendent parler, et commencer à correspondre en cette langue comme nous le faisons à la "Lettre Sépharade", vous disposez des ouvrages nécessaires et suffisants :

- un excellent manuel d'enseignement augmenté d'un CD incorporé qui aide à la juste prononciation.
- un dictionnaire du français vers le judéo-espagnol.

Vous rendez-vous compte que, chacun dans son domaine, ces deux livres sont les premiers au monde à avoir été publiés dans une langue occidentale ? (Il est difficile de croire qu'une édition en anglais du manuel ne voie pas bientôt le jour...). L'irremplaçable dictionnaire encyclopédique de Nehama, que nous cherchons à rééditer, ne nous éclairait que du judéo-espagnol vers le français ! Alors que ceux-ci nous permettent de nous lancer, de nous immerger dans la langue !

Marie-Christine Varol

## MANUEL DE JUDÉO-ESPAGNOL LANGUE ET CULTURE<sup>1</sup>

C'est un superbe livre longtemps attendu, illustré avec beaucoup de goût, qui est enfin mis à notre disposition, sous forme d'un cours moderne, progressif et pratique, d'usage immédiat en quelque sorte, qui met le lecteur de plain-pied dans la vie quotidienne *stamboulia* ou *selaniklia*, sans étalage d'érudition.

La première leçon : *Kén sos tu*, est représentative de l'ensemble du manuel, c'est-à-dire des huit suivantes. Un petit dialogue : *Tenemos djente en kaza* permet d'introduire un peu de grammaire, quelque vocabulaire de base (toujours traduit dans un lexique encadré, de sorte que chacun y a recours ou non selon qu'il possède déjà ce vocabulaire, et trouve éclairée l'origine de chaque mot). Un tableau recueille et classe méthodiquement les expressions employées : "Pour identifier", "Pour saluer, remercier", "Pour s'informer" etc. Suivent quelques éléments de grammaire : genre, nombre, articles, adjectifs, pronoms, puis conjugaison. (À la fin du volume, les tableaux synthétiques de conjugaison)

Le chapitre s'achève sur des exercices gradués (dont le corrigé est offert plus loin dans le volume), puis sur des proverbes, chants et petits textes de civilisation, comportant toujours leur lexique encadré. Chacun de ces textes est repéré par sa plage correspondante dans le disque, ce qui permet de l'entendre - dit souvent par des natifs - durant qu'on le lit, afin d'acquérir le juste accent.

Il s'agit d'un enseignement moderne, très progressif, qui semble aller de soi.

Est-il nécessaire d'ajouter que Marie-Christine Varol, enseignante de judéo-espagnol à l'INALCO (Langues'O) a introduit son cours par plus de vingt pages d'éclaircissements sur l'histoire de la langue, les influences qu'elle a subies, son graphisme actuel, son système phonétique et le plan de travail qu'elle a adopté etc ?

Les illustrations consistent en photos patiemment choisies et recueillies, en petits dessins au trait de Gaëlle Collin, fort éclairants et amusants à la fois.

Entre ce bon manuel et le dictionnaire commenté ci-après, tous les éléments sont réunis d'une étude pratique de la *lingua muestra*.

Et par la même occasion, ces ouvrages constituent ensemble une superbe réponse aux nombreuses lettres que nous recevons chaque année, lancinante litanie sur la même question sans réponse jusqu'ici : "Nous n'habitons pas Paris, comment étudier cette *lingua muestra* de nos parents ?"

Merci à Marie-Christine Varol, aux bienfaiteurs qui ont généreusement aidé, et aux éditeurs qui ont cru au projet. □

Jean Carasso

"Ke nunka juguech ni ayeguech a jugar."

*Muy desplazayentes se fueron, kamino decha i kamino toma, se toparon delante de un karpuz. Le dyeron una kutchiyada i, kamino decha i kamino toma, salvaron a los kuarenta kavayos ke se estavan afo-gandosen en sus agua. Salyeron del karpuz, kamino decha i kamino toma, sudando, pedridos. Enkontraron una vyejezika sin puerpo, sin boka i mastikando almástiga. Le demandaron el kamino, no pudo aresponder.*

*Jurnaliko amigo, kamino decha, kamino toma, a ti de topar el resto; yo, kamino decha, kamino toma, me kedo aki. Me parese ke el resto no era para las orejas de una ijka de mi edad.*

*Alora, kamino decha i kamino toma, kada uno se le imagine lo ke le plaze...*

Chochana Lucie Mazaltove

<sup>1</sup> 1998.  
L'Asiathèque,  
6 rue Christine  
75006 Paris  
(diffusion PUF),  
chez tous les libraires ou  
directement chez l'éditeur.  
Nombreuses photos,  
glossaire de 16 pages,  
bibliographie, discographie.  
320 pages.  
240F + 10% de port.



<sup>1</sup> 1998.  
L'Asiathèque,  
6 rue Christine  
75006 Paris  
(diffusion PUF),  
chez tous les libraires ou  
directement chez l'éditeur.  
Substantielle introduction  
explicative.  
Locutions du parler  
quotidien.  
Petite bibliographie.  
300 pages.  
150 F + 10% de port

<sup>2</sup> Al' Passy  
Sephardic Folk Dictionary  
3ème édition 1997.  
9700 Monte Mar Drive  
Los Angeles CA 90035  
USA.  
286 pages.  
36 \$ port inclus.

<sup>3</sup> Klara Perahya  
(sous la direction de) :  
*Diksiyonaryo/Sözlük*  
*Judeo-espanyol/türkçe,*  
*türkçe/judeo-espanyol.*  
Gözlem édit.  
Atiye Sok. Polar Apt 12/6  
Tevsikiye-Istanbul 80200  
Turquie.  
425 pages.  
25 \$ port inclus.

**Rappel** : sous la même  
direction de Klara Perahya,  
l'excellent ouvrage  
toujours disponible,  
en quatre langues,  
et chez le même éditeur :  
*Erensyä sefaradi -*  
*Proverbos i Diças.*  
650 pages.  
30 \$ port inclus.

<sup>4</sup> 1995.  
L'Asiathèque,  
traduction de l'anglais  
par Mireille Mazoyer  
et Marianne Bendayan-  
Grange.  
363 pages.

<sup>5</sup> Coulé par les Allemands  
eux-mêmes, ou par  
les Alliés ?  
Nul ne semble le savoir.  
NDLR

Klara et Elie Perahya

## DICTIONNAIRE FRANÇAIS JUDÉO-ESPAGNOL<sup>1</sup>

**S**i Albert Passy, de Los Angeles, ne s'était pas un jour trouvé devant la difficulté de comprendre des textes en judéo-espagnol - abasourdi d'apprendre qu'il n'existait aucun dictionnaire de cette langue vers ou depuis l'anglais - il ne se serait jamais lancé dans l'élaboration de son propre dictionnaire.<sup>2</sup>

Et parce que non universitaire, il a osé, très lucide sur ses manques et imperfections... Voici que sa troisième édition, fort améliorée, corrigée, amendée, prend sa place dans toutes les bibliothèques !

Croyez-vous que les Perahya et leur petite équipe, actifs, motivés, ne sont pas lucides sur la difficulté d'éditer coup sur coup un dictionnaire judéo-espagnol/turc et inverse<sup>3</sup>, puis le présent français/judéo-espagnol ? Et pourtant ils l'ont fait et tout le monde s'en félicite. La réussite sourit aux intrépides pourrait-on conclure, mais surtout aux motivés, aux courageux, aux obstinés qui refusent la mort d'une culture ayant été celle de leurs ancêtres avant d'être la leur propre. Et ils ont travaillé plus d'un quart de siècle à recueillir des éléments, à réfléchir sur leur mise en ordre et leur présentation, à se confronter aux ouvrages qu'ils ont pu se procurer traitant des mêmes sujets de langue.

Une trentaine de pages d'introduction nous éclairent sur la formation de la langue, son évolution, les influences subies, sur les références bibliographiques pour en connaître plus, sur les entretiens éclairants avec des locuteurs de différents milieux - puisqu'il s'agit ici d'une langue non normalisée, transmise oralement, avec d'innombrables variantes !

Et au fil des lectures, des reprises incessantes pour toujours améliorer le travail, les Perahya ont réussi à nous offrir plus qu'un dictionnaire mot pour mot, à l'enrichir d'expressions, de nuances.

Prenons quelques exemples :

- chanceux, euse adj. *mazalozo/za* (hébreu + suff. esp -zo/za), *ditchozo/za*; être très chanceux: *naser kon la estrea alta*.
- fatiguer v. *kansar*; *fatigar*; fatiguer par trop de plaintes et de réclamations, *komitchear*; *komer la alma*; fatigué/e, *kanso/sa*, *kansado/da*; très fatigué, *bolado/da de la kanserya*.
- salaire n.m. *paga*; salaire mensuel, *mezada*; salaire hebdomadaire, *semanada*.

240 pages de dictionnaire proprement dit ! □

Jean Carasso

**Comment feriez-vous pour vous passer maintenant de ces deux livres ?**

## Appel financier

### Hania - Crète

Nicholas Stavroulakis, que nos lecteurs connaissent bien (*Jewish Sites and Synagogues of Greece*, livre non traduit jusqu'ici, "Cuisine des Juifs de Grèce"<sup>4</sup> et d'autres) s'est imposé comme un devoir de réhabiliter l'ancienne synagogue de Hania - ville dans laquelle il demeure - Etz Hayyim, datant du XVIIème siècle.

Il a obtenu pour cela le soutien financier de la *World Monuments Foundation* et dirige les travaux de réhabilitation avec soin, compétence et dévouement. Mais le budget initial a été dépassé et Nicholas Stavroulakis, très connu aux USA, continue de rechercher des fonds, là-bas et en Europe.

Il lance un appel à l'aide de tous les gens de cœur. Il rappelle que les quelque 400 Juifs qui restaient en Crète en juin 1944 furent, avec 600 prisonniers grecs et italiens, embarqués de Héraklion sur le vapeur Danae, lequel sombra dans la nuit du 6 juin sans un seul survivant.<sup>5</sup>

Adressez vos dons directement à :

**Nicholas Stavroulakis**  
**P.O.Box 251 - GR 730 11 Hania - Crète**

Merci.

## Recherches familiales

• Janine Père s'efforce de reconstituer l'itinéraire de ses parents et grands-parents :

- sa mère, **Bella Hasson**, née en 1911, fille de **Joseph** (date de naissance inconnue) et de **Bienvenue Abastado**, née en 1875, tous de Salonique.

- son père **Joseph Gerson**, né à Salonique en 1909, fils de **Isaac**, né en 1872, et **Sara Eskenazi**, née en 1884, tous deux à Constantinople.

Qui a pu connaître ces familles ?

Merci de nous écrire pour que nous transmettions toute information, même mineure.

• L'une de nos lectrices, Bella Lustyk, est l'arrière petite-fille de Rabbi **Barouh Mitrani**, né en 1847 à Kirk Klissé, mort en 1919 à Edime.

Barouh Mitrani, rabbin à treize ans, écrivain, poète, précurseur de la Haskala et de l'hébreu moderne en Turquie, fondateur d'une école dans sa synagogue d'Edirné, a publié 51 ouvrages abondant tous les genres, dont quelques uns sont recensés dans le livre de Moïse Franco : "Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire ottoman" publié en octobre 1897.

La lectrice a fouillé les trésors de l'Alliance Israélite à Paris, d'autres bibliothèques aussi, et ne trouve pas un seul ouvrage de son aïeul.

Qui peut indiquer s'il possède ou connaît la localisation d'ouvrages de Barouh Mitrani ?

Nous ferons suivre tout courrier.

# Musique

Marlène Samoun

## “SUR LA ROUTE...”<sup>1</sup> TRÉSOR DES MUSIQUES JUIVES

**F**oin de purisme et d'homogénéité, Marlène nous offre une large palette d'interprétations talentueuses en quatre langues (mais elle chante en bien d'autres aussi, et même le jazz !).

Marlène est gaie, et nous le fait savoir au travers de ses interprétations dans ce premier disque qu'elle vient de publier. Elle y mêle volontairement une chanson traditionnelle juive de mariage recueillie au Maroc et chantée en arabe (*Abiadi*), un psaume de David interprété en hébreu (*Zakhor Davar*), puis un chant yiddich (*Beltz*) où voix et instruments se fondent à la fin, de manière fort émouvante. Les berceuses traditionnelles en judéo-espagnol n° 5 (*Nani, Nani*) et n° 8 (*Scalerica de oro*) sont superbes, tout en nuances, d'accompagnement discret. Le tout semble aller de soi, couler simplement, servi par une belle voix pure et un duo/trio d'accompagnement varié et bien au point.

On sent combien Marlène est une nature heureuse, chante intelligemment, de façon nuancée; les chants yiddich sont plus nostalgiques, voire déchirants, que les judéo-espagnols, et cela est bien observé. Le n° 12 et dernier (“Souviens-toi”) de sa composition, chanté en *play-back* à la tierce, est très émouvant.

On regrette l'absence des textes dans le livret un peu sommaire.

Maria Muro

## SEFARAD<sup>2</sup>

**A**udiblement, Maria Muro est une *soprano* d'opéra au registre aussi ample qu'élevé. Et elle ne cesse de nous surprendre dans ses interprétations car sa voix est placée une bonne octave au-dessus d'où on l'attend...

À la seconde ou troisième écoute, quand on a assimilé ce qui précède, on peut commencer à apprécier ce petit ensemble discret, bien équilibré (le n° 5 par ex. *Alta va la luna*), n'écrasant pas la voix. Il s'agit de Demetrio Ballesteros et Juan M. Nieto, ses deux accompagnateurs à la guitare, ce qui constitue une nouveauté en soi : dans les *trio*, si le premier instrument est généralement une guitare, le second est une percussion ou une flûte, etc. À eux trois ils nous présentent *Los mas bellos cantos de la Diaspora*. Le répertoire est purement classique dont le livret nous indique la ville estimée d'origine: Smyrne, Salonique, Rhodes, le Caire, Sofia...

Le n° 7 (*Como la rosa*) est interprété par fragments entiers *a capella* de manière fort subtile.

Les célèbres 8 et 9 (*A la una yo nací* et *Adío querida*) sont renouvelés par cette belle voix.

Le livret, introduit de manière fine et sensible par

Maria elle-même, comprend tous les textes, dans une graphie plus castillane que judéo-espagnole.

Luisa García

## RAÍCES<sup>3</sup> ANTOLOGÍA DE LA CANCIÓN SEFARDÍ

**L**e livret nous informe lucidement et honnêtement qu'il s'agit ici d'une re-création de thèmes traditionnels, destinée à un auditoire espagnol désireux s'initier à cette culture commune, hispanique et juive à la fois.

Cette compilation est interprétée par un groupe moderne fort entraînant composé d'une voix féminine, celle de Luísa, et deux masculines intervenant ensemble ou à tour de rôle (Carlos Montero et Antonio Lorenzo) soutenues par une ample formation rythmique variée.

Il est ainsi paré à l'anomalie constante de chansons d'amour ou de guerre, masculines, interprétées par des voix uniquement féminines. L'impression générale est plus castillane que judéo-espagnole, sur un rythme fréquemment trop rapide... mais l'ensemble ne manque pas de charme, par un groupe qui chante depuis 1972.

Le livret expose pertinemment les motifs de s'intéresser à cette culture commune et offre les textes complets.

Aurora Moreno

## AYNADAMAR<sup>4</sup>

**I**l y a déjà vingt ans qu'Aurora a remporté son premier prix d'interprétation au Festival de Grenade. Et l'on sent bien ici le professionnalisme expert de cet ensemble formé d'une voix chaude, accompagnée de deux à quatre excellents musiciens, pour un enregistrement dans un bon studio offrant tout le volume et l'écho recherchés.

Le très intéressant livret nous informe que, si mélodie et texte sont respectés dans les chants judéo-espagnols, la conception et l'élaboration musicales en sont renouvelées, personnelles et totalement originales... ce qui se remarque assurément!

Quant aux poèmes et *jarchas* médiévaux, peut-être mozarabes, ils sont mis en musique par Aurora Moreno elle-même et Esteban Valdivieso.

L'ensemble est convaincant, souvent enthousiasmant : l'héritage culturel d'*Al Andalus* est là, vivant, dans une prononciation arabisante, avec un souffle extraordinaire. On n'a jamais rien entendu de comparable !

Il est difficile de citer des préférences : peut-être le n° 4 : *Garid Bos*, le n° 6 : *Non hay quien demande por mi*, brûlante chanson d'amour interprétée de façon si convaincante par Aurora... la coquine n° 9 : *Yo me levanti un lunes* dite de manière imperturbable, la n° 12, *El polo*, pratiquement *a capella* et discrète basse continue, beau poème chanté.

Superbe !



<sup>1</sup> 1998.  
Night & Day  
B.P. 101  
93213 La Plaine St Denis  
Tél. 01 49 17 88 59  
Fax 01 49 17 88 50.

<sup>2/3/4</sup>  
Several Records  
31 c/ Matilde Hernandez  
E 28019 Madrid,  
fax 34 91 471 4711  
SEFARAD en 1991/92  
et 1996.  
RAÍCES en 1998.  
AYNADAMAR (nouvelle  
gravure en 1998)

**Ces quatre disques...  
et bien d'autres,  
sont disponibles  
chez Diasporama  
20 rue des Rosiers  
75004 Paris  
Tél. 01 42 78 30 50  
Fax 01 42 74 38 76.**



## COMMUNIQUÉ

### Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

Plus de cinq cents personnes à la fête de Djoha.

C'est bien sûr plus que nous n'osions l'espérer, et cela explique les quelques faiblesses de ce succès.

Ce succès qui est le vôtre autant que le nôtre, et aussi celui de tous ceux qui, dès le départ, ont cru en notre entreprise.

Merci à tous de la chaleur de votre participation.

L'ampleur et la profondeur du besoin exprimé par cette atmosphère fraternelle et conviviale nous incitent à continuer, c'est-à-dire à consolider et structurer notre Association pour de nouvelles manifestations.

Que ceux qui ont réglé leur participation aux frais en déposant leurs nom et adresse se considèrent comme adhérents de l'**AALS** pour la première année.

Que ceux qui sont venus sans se faire connaître ou n'ont pas pu venir nous écrivent pour adhérer.

Une première Assemblée Générale est en préparation, dont nous vous communiquerons le lieu, la date et l'ordre du jour très bientôt.

Être présent à cette Assemblée est le seul moyen de participer effectivement à votre Association et de lui donner les moyens de continuer.

Nous avons déjà beaucoup de projets à partager avec vous.

Merci

***Aqui estamos***

**AALS - 183 Bld Voltaire - 75011 Paris**

***Nous avons évidemment reçu bien des témoignages sur cette fête de Djoha. Nous avons décidé de publier celui-ci qui décrit à juste titre et avec enthousiasme l'atmosphère particulière de cette soirée qui restera marquée dans le cœur des participants.***

### **500 PERSONNES CHANTAIENT À L'UNISSON... EN JUDÉO-ESPAGNOL**

**C**e pourrait être le titre d'un roman, le récit d'un événement très très lointain, l'évocation d'un vague souvenir... Eh bien non ! Ça s'est passé à Paris le 25 juin dernier, au Théâtre de l'Épée de Bois de la Cartoucherie de Vincennes, lors de la fête de Djoha.

Je ne m'étendrai pas sur la panique qui y régnait juste avant 21 heures : quelques dizaines de personnes durent repartir comme elles étaient venues ; les cuisiniers se lamentaient devant leurs fourneaux car toute la nourriture était épuisée, et l'on se demandait de l'autre côté si on allait réussir à faire rentrer tout ce public dans la salle de spectacle.

Tout cela n'est rien !

Je vous parlerai surtout de la formidable émotion qui régnait, de la stupéfaction et de la joie des organisateurs face à un tel succès, des retrouvailles bouleversantes de gens qui s'étaient perdus de vue depuis des années (ça m'est arrivé...),

d'individus liés par des racines communes qui s'étaient éparpillés et découvraient avec émerveillement qu'ils étaient tous là encore, fidèles au rendez-vous ! Des jeunes ébahis, attendris, venaient à la rencontre de leurs origines.

Bref, une communauté se retrouvait !

C'est bon de savoir, de vérifier qu'on n'est pas la seule personne de la génération des *sixties* à fredonner *Quando el rey Nimrod* dans sa salle de bains ! Ce soir-là, les Judéo-espagnols ont fait vibrer le Théâtre de l'Épée de Bois.

La Semaine des Cultures Juives et Israélienne ne sera plus jamais tout à fait la même.

*Grasyas Aqui estamos*, et rendez-vous l'an prochain encore plus longtemps, encore plus nombreux ! □

*Lise Amiel-Gutman*

Le présent numéro, tiré à 3350 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Les textes en français ont bénéficié d'une révision par Mireille Mazoyer-Saül.

La Lettre  
**Sépharade**

*L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette Lettre Sépharade trimestrielle*

*Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :*

**Jean Carasso**

**F - 84220 - Gordes**

*Merci.*